

AZ.

III

J

LVII

C.

12.

BIBLIOTECA NAZ.  
Vittorio Emanuele III

LVII

C

12

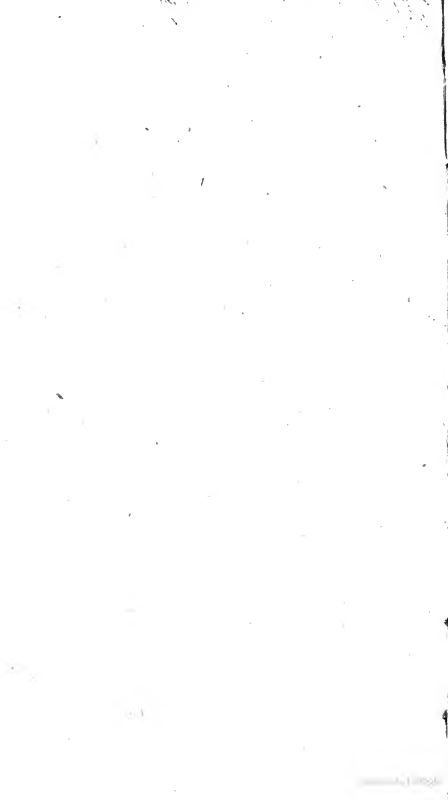
NAPOLI



11.0.1

11.0.1

11.0.1



# HISTOIRE

D E

MARGUERITE D'ANJOU,

REINE D'ANGLETERRE,

*Par M. l'Abbé PRÉVOST,*

Aumônier de Son Altesse Ser.  
Monseigneur le Prince de Conty.

TROISIÈME PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS DESBORDES,  
vis-à-vis la Bourse.

---

M. D. CC. XL.





# HISTOIRE

## DE

MARGUERITE D'ANJOU.



### *LIVRE TROISIEME.*

**L**E mariage d'Edouard étoit une de ces preuves de la foiblesse du cœur & du pouvoir des passions , qui sont humiliantes jusques dans l'exemple d'autrui , puisqu'en faisant connoître à quel excès d'aveuglement la chaleur du sang est capable de nous porter , elles doivent nous tenir dans une défiance continuelle des forces que l'orgueil nous fait attribuer à la raison. Cependant , la violence du penchant avoit été secondée dans ce Prince par l'adresse des deux Ministres de la Reine. Le

Duc de Sommerfet s'étant rendu au Château de *Grafton* , où Elisabeth Woodville s'étoit retirée auprès de sa mere , avoit été reçu avec joie par deux amies qui s'interessoit aux malheurs de sa Maison & qui avoient déploré souvent ses propres infortunes. Il avoit augmenté leur compassion par quantité de fausses confidences , & reprochant de l'ingratitude à la Reine , il avoit parlé de son retour comme d'une résolution à laquelle il n'avoit pas été moins forcé par les duretez de cette Princesse que par le triste état de sa fortune. Après la trahison de son frere , il avoit besoin de cette préparation pour se mettre à couvert de la défiance d'Edouard , s'il arrivoit qu'il ne pût éviter de voir ce Prince. Mais avec Elisabeth , son but n'étoit ~~que de l'engager~~ à s'ouvrir sur ses amours , en lui proposant d'employer le crédit qu'il lui supposoit auprès du Roi , pour un infortuné qui avoit besoin d'une protection si puissante. Elle lui confessa naturellement que le Roi avoit eu pour elle des sentimens fort tendres ; mais que la fermeté avec la-



Quelle il l'avoit vû résister à ses sollicitations l'avoit apparemment guéri de cette foiblesse , & qu'il ne les avoit pas renouvelées depuis qu'il avoit pris le parti de faire demander en mariage la Princesse de Savoye. Le Duc paroissant surpris de lui voir abandonner si froidement sa conquête , lui remit devant les yeux tout ce qu'elle avoit pensé elle-même du caractère d'Edouard. Il l'accusa d'avoir manqué le Trône par un oubli inexcusable de sa fortune & de sa gloire ; & pour écarter tout d'un coup les explications qui auroient pu retarder trop long-tems son entreprise , il lui soutint qu'il lui auroit été si facile de devenir Reine, qu'après en avoir laissé échapper l'occasion , il dependoit d'elle encore de la faire renaître.

~~Ce discours~~ ayant fixé l'attention d'Elisabeth , il lui fit un plan , tel qu'il l'avoit conçu d'avance. La difficulté n'étoit qu'à faire renaître au Roi l'envie de la voir. Il auroit été trop long de l'attendre du hazard. La Dame Trott , qui étoit dans le voisinage , prit pour elle cette partie de l'entreprise , & sans

Être connue d'Elisabeth , elle forma un dessein qui demandoit autant d'esprit que de hardiesse. Elle se rendit à VVindfor , où le Roi étoit occupé à la chasse , & feignant d'être envoyée par Elisabeth , elle lui demanda pour elle la restitution de quelques biens qui avoient été confisquez à son mari après la Bataille de Northampton , sous prétexte que pensant à se retirer en France , elle vouloit se faire un fond qui pût suffire à son établissement dans un Pays Etranger. Edouard , reveillé par un nom si cher , ou plutôt ravi de trouver quelqu'un à qui il pût parler librement de ce qu'il aimoit le mieux , s'abandonna tellement à ce plaisir , qu'il donna à la Dame Trott tous les avantages qu'elle voulut prendre sur lui. Elle n'avoit pensé d'abord qu'à s'assurer de la disposition de ce Prince ; mais le voyant empressé à se livrer à elle , son habileté lui fit gagner dans une seule occasion ce qu'elle avoit appréhendé de ne pouvoir obtenir que par de longs efforts. En lui appercevant une ardeur qu'il ne cherchoit point à déguiser, elle lui marqua beau-

coup d'étonnement de voir un Roi exposé aux tourmens de l'amour , tandis qu'on devoit lui supposer presque également le pouvoir de le satisfaire ou celui de le vaincre ; & lorsqu'il se plaignit d'avoir engagé sa parole au Comte de VVarvvick , elle lui demanda si le Comte n'étoit pas assez heureux qu'une femme qu'il aimoit se disposât à l'aller trouver en Frauce , sans pretendre gêner ses inclinations pendant le peu de séjour qu'elle avoit fait en Angleterre dans son absence. Cette question , dit l'Auteur d'après lequel j'écris , fut la plus adroite partie des artifices de la Dame Trottr. Edouard paroissant offensé d'un discours qui enflammoit sa jalousie , elle retracta aussi-tôt ce qui lui étoit échappé , comme si elle n'eût donné cette plainte qu'au regret de perdre Elisabeth ; & se précipitant au contraire dans un autre excès avec le même air de simplicité , elle ne craignit point de dire au Roi que ce qui affligoit le plus Elisabeth étoit de s'attendre à trouver le Comte à Paris , tandis qu'elle n'avoit point d'autre raison de quitter l'Angle-

terre que le mal qu'il lui cauſoit en la privant de l'eſtime & de la faveur du Roi.

Je ne fais que traduire un Ecrivain dont je ne répondrois pas que cette variété d'artifices ne ſoit une invention ; mais il paroît certain , par le temoignage des Auteurs les plus ſérieux , qu'Edouard ſe laiffa engager à faire le voyage de Northampton , ſous pretexte que cette Province eſt commode pour la Chafſe ; & que ſe trouvant près de Grafton , il propoſa aux Seigneurs de ſa ſuite de rendre une viſite à Jacqueline de Luxembourg , mere d'Elifabeth , qui conſervoit encore aſſez de luſtre , de ſa naiſſance & de ſon premier mariage , pour meriter cette diſtinction.

Le Duc de Sommerſet ſe garda bien de paroître ; mais ayant averti Elifabeth que le Roi n'étoit chez elle que par une ſuite de leur projet , & qu'il étoit perſuadé qu'elle penſoit à ſe retirer en France , il l'avoit préparée au rôle qu'elle avoit à ſoutenir. Un Historien ajoute même que pour lui inſpirer le courage neceſſaire , il avoit fait venir ſe-

cretement chez elle la Dame Trott ,  
qu'il avoit fait passer pour une fem-  
me extrêmement versée dans l'A-  
strologie , & que dans son horos-  
cope ils lui avoient fait voir claire-  
ment qu'elle étoit destinée par le  
Ciel à monter sur le Trône. Enfin ,  
Elisabeth ne manquoit pas d'esprit ,  
quoiqu'elle en eût beaucoup moins  
que de beauté. Elle reçut le Roi  
avec une politesse modeste & res-  
pectueuse , qui donna une nouvelle  
force à son amour en lui inspirant  
plus de crainte & de retenue que  
jamais. Aux plaintes qu'il lui fit  
du dessein où elle étoit de passer  
en France , elle ne fit qu'une ré-  
ponse vague , qui marquoit une re-  
solution déterminée , dont elle lais-  
soit à deviner les raisons ; & lors-  
qu'Edouard lui demanda si dans ce  
qui dépendoit de son pouvoir elle  
ne connoissoit rien qui fût capable  
de l'arrêter , elle prit un air embar-  
rassé que le Monarque ne manqua  
point d'expliquer à son avantage.  
Je sens combien il est difficile d'ôter  
l'apparence de Roman à cette scé-  
ne ; mais les plus graves Historiens  
n'ont pas négligé ici le détail , & je

n'écris que d'après eux.

La conclusion de cette aventure fut que Roi, enflammé jusqu'au transport, conjura Elisabeth de ne le pas rendre plus misérable que le dernier de ses Sujets, en lui ôtant le seul bonheur pour lequel il vouloit vivre; & que la belle veuve, répandant adroitement quelques larmes, se plaignit qu'à la veille de se marier comme il étoit, il y avoit trop de rigueur & trop peu de sincérité à se former des idées de bonheur du côté qu'il n'en attendoit pas. Un langage si clair fit naître au Roi des reflexions qui ne lui étoient point encore entrées si vivement dans l'esprit. Cependant, il demanda à Elisabeth si elle ne mettoit pas une juste différence entre un mariage qu'il devoit aux nécessitez de l'Etat, & un engagement de cœur qui pouvoit satisfaire ses plus tendres desirs. Voilà, Sire, répondit-elle, ce que je me flattois que vous m'auriez épargné, & ce qui va me faire précipiter mon départ.

Laissons ce qui ressemble trop aux intrigues ordinaires de la ga-

lanterie. Edouard , comme forcé dans ses propres résolutions par cette reponse , lui demanda , sans s'expliquer , quelques jours pour examiner les sentimens de son cœur. Il les obtint. Ce fut dans cet intervalle que Sommerfet redoubla ses artifices. Son embarras ne fut point à soutenir la passion du Roi dans le degré de force où elle étoit montée. Il sembloit que ce Prince prît plaisir à l'augmenter. Sous prétexte de la Chasse , qui l'amenoit tous les jours dans le même lieu , son assidue fut continuelle au Château de Grafton. Mais cherchant à justifier ce qu'il meditoit au fond du cœur , il s'ouvrit à quelques-uns de ses principaux Conseillers , pour s'appuyer de leur avis & de leur autorité. Entre ceux qu'il choisit pour cette ~~confidence~~ , les uns étoient amis du Comte de Warvvick , & par conséquent intéressez à détourner l'affront qui le menaçoit. Ils représenterent au Roi le tort qu'il alloit faire à un Ministre dont il ne pouvoit avoir oublié les services , & qui étoit peut-être en état de faire craindre son ressentiment. Ils firent

vapoir la considération du Roi de France qui se croiroit outragé dans la personne de sa belle-sœur, & qui en concevroit contre l'Angleterre une haine qui rendroit la paix impossible. Ils lui firent envisager le mecontentement de ses principaux Sujets, qui ne verroient pas sans chagrin & sans jalousie l'effort que les Woodville alloient prendre au-dessus d'eux; enfin, ils lui peignirent Elisabeth sous toutes les couleurs qui pouvoient l'en dégoûter; une femme sans bien, sa Sujette, qui avoit été plusieurs années entre les bras d'un simple Chevalier, & qui en avoit eu plusieurs enfans.

D'un autre côté, quelques Seigneurs voyant avec plaisir que le Roi pensoit à choisir une femme entre ses Sujettes, dans l'esperance que la porte étant une fois ouverte, toute la Noblesse du Royaume pourroit aspirer dans la suite au même honneur, l'exciterent à compter pour rien des objections si foibles. Qu'avoit-il à craindre du Comte de Warwick lorsqu'il étoit hors de ses Etats, & ne seroit-il pas le maître à son retour de prévenir tous les effets de



son ressentiment ? Il pouvoit arriver que le Roi de France se crût offensé ; mais chargé de tant d'affaires qu'il avoit actuellement sur les bras , où trouveroit-il le tems & le pouvoir de se vanger ? A l'égard des qualitez personnelles d'Elisabeth , c'étoit à lui-même à consulter son cœur. Si elle étoit assez heureuse pour lui plaire , un Roi attendoit-il sa grandeur d'une femme , & devoit-il y chercher autre chose que de la beauté & de la vertu ?

Sommerfet apprit par l'adresse de la Dame Trott que l'Archevêque de Cantorbery avoit paru le plus échauffé contre le mariage du Roi. Il s'en allarma d'autant plus, qu'ayant sçu de la Reine l'intime liaison de ce Prélat avec le Comte de VVarvick , il craignit que sur cette simple ouverture il ne fût capable de donner au Comte des avis qui le refroidiroient dans sa negociation. Il falloit prévenir un homme de ce caractère. Son foible étoit l'ambition. Sommerfet chargea la Dame Trott de l'aller trouver au nom d'Elisabeth , & de leur faire auprès de lui un merite de leur confiance. Il

ne voulut point qu'on lui parlât du mariage d'Edouard comme d'une chose douteuse , ni qu'il dépendit de lui d'empêcher. Mais en marquant une grande opinion de son habileté , il le fit assurer que le dessein d'Elisabeth , aussi-tôt qu'elle seroit parvenue au Trône , étoit de se faire de lui un Pere & un Protecteur ; qu'elle pensoit déjà à lui assurer le Chapeau de Cardinal , & que si ses prières étoient écoutées du Roi, elle ne désespéroit pas de faire tomber l'administration entre ses mains. L'Archevêque fut si ébloui de ces offres , que ne parlant que de reconnaissance , il s'empressa d'en aller porter les marques à Grafton. Cette démarche le rendit fort agréable au Roi , qui se voyoit un obstacle de moins , sans sçavoir à quoi il devoit attribuer ce changement ; & qui étoit flatté d'ailleurs de voir son goût justifié par un si grand exemple.

Il lui restoit néanmoins le préjugé du public à redouter. Elisabeth comprit qu'il étoit sensible à cette crainte. Jusqu'alors toute l'intrigue avoit été renfermée entre ceux qu'on avoit admis volontaire-

ment au secret, ou qu'on avoit été forcé d'y faire entrer par d'autres vûes ; mais il falloit se donner en spectacle au public , essuyer son jugement , & dans une Nation accoutumée à respecter ses anciens usages , n'y avoit-il rien à craindre de ses caprices ? Ce fut encore la Dame Trott qui trouva le moyen d'applanir cette difficulté. L'industrie de cette femme étoit d'autant plus admirable , que ne communiquant ses entreprises qu'au Duc de Somerset , elle paroissoit sans mouvement lorsque tout le recevoit d'elle , & que sa famille même , dans le sein de laquelle on la voyoit tranquille à Northampton , n'eût pas la moindre défiance de l'importante affaire dont elle étoit l'ame. Elisabeth Lucy , ancienne Maîtresse d'Edouard , vivoit retirée dans la même Ville. La Dame Trott sut d'elle qu'elle n'avoit eu la foiblesse de se rendre aux desirs du Roi que sur une promesse de mariage signée de sa main , qu'elle conservoit encore. Quoique le changement des circonstances en dût mettre beaucoup dans ses prétentions , puis-

qu'Edouard étoit alors simple Comte de la Marche, elle se laissa engager dans une temerité qui ne lui étoit pas venue à l'esprit dans des tems plus favorables , & qu'on auroit peine à se persuader , si elle n'étoit attestée par tous les Historiens. Sur le bruit de l'alliance projetée avec la Princesse de Savoye , elle fit une opposition juridique au mariage d'Edouard , en prétendant que ce Prince étoit engagé à elle par des liens qui ne pouvoient être rompus. Le dessein de la Dame Trott étoit de faire prendre le change au Public , ou de diminuer du moins la surprise qu'il auroit de voir épouser au Roi une de ses Sujettes , après l'avoir vû dans quelqu'embarras pour se délivrer d'un engagement de la même nature.

En effet , un Procès si étrange excita la curiosité de toute la Nation , & par un caprice extraordinaire on se prévint en faveur d'Elisabeth Lucy jusqu'à faire des vœux pour le succès de son entreprise. Edouard s'en allarma d'abord ; mais sa Maîtresse , instruite par le Duc de Somerset , eut soin de lui faire enten-

dire qu'il n'avoit que de l'avantage à esperer de cet incident. Il consentit que l'affaire fût jugée par une assemblée d'Evêques , dont l'Archevêque de Cantorbery se trouvoit naturellement le chef. La Dame Trott , qui avoit engagé Elisabeth Lucy dans cette périlleuse aventure , fut alors la première à lui en faire craindre les suites , & feignant de n'avoir pas prévu tout ce qu'elle envisageoit de fâcheux pour elle dans la résistance du Roi , elle lui conseilla de sacrifier une pretention frivole à d'autres avantages qu'elle pouvoit esperer de la generosité de ce Prince. Les Evêques ne s'assemblerent pas moins, & la timide Lucy ne put éviter de paroître à leur Tribunal. Mais au lieu de produire l'Ecrit sur lequel étoient fondez ses droits , ~~elle se reduisit à dire qu'E-~~ douard lui avoit fait esperer qu'il l'épouserait. Cette preuve des engagements du Roi parut badine. Le jugement des Prélats étant tel qu'on devoit s'y attendre , Edouard se fit encore honneur de sa generosité en accordant une pension considerable à cette malheureuse fille.

Cependant , cette affaire avoit produit tout l'effet que la Dame Trott , s'étoit proposé. L'étonnement du Public ayant fait naître quantité de raisonnemens & de discussions sur le fond du droit & sur l'usage qui sembloit faire une loi aux Têtes couronnées de ne s'allier qu'à des femmes de leur rang , cette question s'étoit comme tournée en problème , & le Roi profita d'une conjoncture si favorable pour élever Elisabeth Woodville jusqu'à lui. Comme on ne pouvoit être tranquille néanmoins qu'après l'exécution , il y eut encore mille menagemens qu'on ne crut pas devoir négliger. La célébration du mariage se fit secrètement , & l'on n'y admit qu'un petit nombre de témoins. Elisabeth qui se croyoit redevable de son bonheur à l'amitié de Somerset , s'attendoit à lui faire tenir le premier rang de cette cérémonie , & vouloit prendre un moment si favorable pour le réconcilier avec le Roi. Mais elle fut fort surprise de lui voir chercher des prétextes pour s'en dispenser ; & lorsqu'après avoir reçu la Bénédiction Nuptiale elle

comptoît du moins qu'il feroit le plus ardent à lui en faire des felicitations , elle fut encore plus étonnée d'apprendre qu'il avoit disparut.

On n'eut à Londres les premieres nouvelles du mariage du Roi que par les ordres qui furent donnés pour le couronnement de la Reine. L'élevation de tous les Woodvilles qui suivit aussi-tôt cette déclaration fut une autre marque de l'ascendant que cette Princesse avoit déjà sur l'esprit de son mari , ou de la force d'une passion qu'il avoit tenue si long tems renfermée & qui cherchoit tout d'un coup à se satisfaire par toutes sortes de voies. Le Chevalier Woodville, pere de la Reine, fut créé Lord Comte de Rivers. Antoine Woodville son frere , ses deux fils , enfin tout ce qui la touchoit ~~par le sang ou par l'amitié~~ eut part à cette effusion de faveurs.

Tel avoit été le succès d'un dessein , conçu à la verité par la Reine Marguerite , mais qu'elle n'auroit jamais fait réussir dans l'éloignement où elle étoit de Londres , si elle l'eût confié à deux personnes moins habiles. Et comme toute la malignité

de ses Ennemis n'a pu leur faire sup-  
 poser que le petit nombre de Sei-  
 gneurs qui lui étoient demeurés fi-  
 déles , & qui la servoient avec cette  
 ardeur & cet oubli d'eux-mêmes ,  
 y fussent engagez par la force de  
 l'amour ou de quelqu'autre passion  
 déréglée , il est naturel de se former  
 la plus haute idée du caractère d'u-  
 ne Princesse qui inspiroit un attache-  
 ment si vif à ceux qui l'approchoient  
 familièrement. Ce n'étoit ni l'inté-  
 rêt ni l'ambition qui faisoit abandon-  
 ner la Cour d'Edouard au Duc de  
 Sommerfet , avec toutes les faveurs  
 qu'il pouvoit attendre de la recon-  
 noissance de la Reine Elisabeth. La  
 Dame Trott , qui sacrifioit non-seu-  
 lement les mêmes esperances , mais  
 jusqu'aux intérêts du sang dans la  
 personne de sa nièce , n'avoit point  
 de vûes qui se rapportassent à sa  
 fortune , & renonçoit au contraire  
 à toutes les douceurs de la vie pour  
 faire son partage de l'infortune &  
 de la douleur avec une chere Maî-  
 tresse à qui elle avoit devoué toute  
 son affection. Elle ne s'empressa pas  
 non plus d'en venir recueillir le fruit  
 dans les caresses de la Reine , qui



étoient la seule récompense qu'elle pût se proposer. Il lui restoit d'autres vûes à remplir pour son service. Elle avoit fait approuver au Duc de Sommerfet le dessein qui lui étoit venu de passer quelque tems en Angleterre , & de s'approcher même de la Cour , pour observer de près les evenemens , & pour tirer parti des moindres circonstances. Ses anciennes relations lui firent trouver facilement de l'accès chez la Duchesse de Clarence , fille du Comte de VVarvvick; & s'étant infinuée dans son amitié , l'affiduité qu'elle eut auprès d'elle la mit bientôt en état de suivre toutes les démarches des Ennemis de la Reine , & de lui en rendre compte par les correspondances qu'elle s'étoit établies.

Le récit d'une si longue & si heureuse intrigue nous a fait perdre de vûe les fureurs du Comte de VVarvvick, & les premiers fruits que Marguerite eut l'habileté d'en tirer. Le Comte n'avoit heureusement pour témoins de ses premiers transports qu'un petit nombre d'amis qu'il avoit invités à partager sa joie, & qui se re-

sentirent au contraire presqu'aussi vivement que lui de son outrage. Ils lui conseillèrent néanmoins de prendre le parti de la dissimulation, d'autant plus qu'Edouard ayant déjà prévu ce qu'il devoit attendre de son ressentiment, s'étoit efforcé de le prévenir par tous les adoucissmens qu'il avoit crus propres à l'appaîser. Il avoit nommé Georges Nevill, son frere, à l'Archevêché d'York, & lorsqu'il ne put éviter de lui faire part de son mariage, il lui proposa de repasser en Angleterre pour se charger de la principale administration & pour l'aider continuellement de ses conseils. Mais une blessure si profonde ne pouvoit être guérie par des remèdes si foibles. Le Comte se fit une mortelle violence pour se renfermer dans la moderation que ses amis croyoient nécessaire; & s'il garda quelques mesures dans la réponse qu'il fit à Edouard, ce ne fut que pour se donner le tems de méditer sa vengeance.

Il sembloit que des mouvemens si vifs dussent le porter tout d'un coup à renouer avec la Reine. Elle s'y étoit attendue, & dans une con-

joncture dont elle esperoit tant d'avantage , elle n'avoit eu garde de s'éloigner de Paris. Cependant sa politique fut trompée dans cette partie. Le fier Comte qui se souvenoit non-seulement de la demarche inconsidérée qu'il avoit faite auprès d'elle , mais de l'injurieux traitement auquel il avoit exposé sa sœur, & qui ne pouvoit douter que Marguerite n'en eut pris occasion de redoubler sa haine , auroit cru s'abaisser trop en recherchant le secours d'une Ennemie si déclarée. Mais s'adressant au Roi Louis , dont il jugeoit que le ressentiment devoit être égal au sien , il l'excita par de nouveaux motifs à lui confier l'exécution de leur vangeance commune. On ignore quelle mesure il prit avec ce Prince. Leurs Conférences furent si secrètes , que le Comte étant forcé par son intérêt à se taire, comme Louis y étoit porté par son caractère naturel , on n'en trouve aucune trace dans les Historiens Anglois ni dans les nôtres ; mais il est vraisemblable que les grands événemens qui ne tarderent point à éclater prirent naissance dans ces

premiers momens de chaleur, & que si le Roi de France ne promit point au Comte un secours ouvert de Troupes & de Munitions, il lui accorda des sommes considerables, avec toutes les assurances de protection qui pouvoient soutenir son courage.

Marguerite, surprise de ne voir, par aucune marque, que le Comte pensât à lui communiquer ses projets, ne s'arrêta point aux vaines considerations qui pouvoient lui inspirer une fierté beaucoup plus juste. Elle résolut de faire tenter ce caractère hautain par des propositions qui convenoient aux conjonctures. Le Duc de Sommerfet lui sauva seulement l'humiliation de faire les premières démarches, en cherchant à se lier avec Mylady Nevill. Il n'y trouva point les difficultés qu'il pouvoit apprehender. Cette Dame, qui n'étoit pas faite pour la haine, parut charmée que la Reine fit les avances de leur réconciliation; & soit qu'elle eût ordre de son frere de prêter l'oreille à ce que Sommerfet paroissoit chercher l'occasion de lui proposer, soit qu'elle se portât  
d'elle-

d'elle-même à ce qu'elle croyoit également utile à la Reine & au Comte, elle donna au Duc toutes les facilitez qu'il cherchoit pour s'expliquer. Mais ce qui paroîtra fort étrange, elle reçut ses explications sans oser les communiquer à son frere, ou du moins elle feignit toujours de ne lui en avoir fait aucune ouverture. Cependant, elle convint qu'il étoit mortellement irrité contre Edouard, & loin de rejeter absolument les propositions du Duc, elle lui demanda le tems de les faire goûter au Comte pendant le voyage qu'ils alloient faire à Londres.

On ne peut attribuer cette réserve qu'à la crainte où le Comte étoit de risquer temerairement sa confiance après l'espèce de trahison qu'il avoit faite à la Reine. ~~Malgré tous ses projets~~, il ne pouvoit se dispenser de retourner en Angleterre. N'avoit-il pas lieu de supposer qu'au moindre mécontentement ou sur le moindre soupçon de la bonne foi, cette Princesse se prévaudroit des engagemens qu'il auroit pris avec elle, pour le perdre avec d'autant plus

de facilité , que se trouvant à Londres , Edouard même qui ne pouvoit douter de la haine qu'il avoit pour lui saisisoit volontiers toutes les occasions qu'on lui offriroit de le traiter sans menagement. Ce qui donne plus de force à cette conjecture , c'est qu'à peine fut-il parti avec sa sœur , que Louïs XI. traitant Marguerite avec plus d'attention que jamais , lui parla aussi plus ouvertement de tous ses projets , qu'il n'avoit jusqu'alors écouté qu'avec froideur. Il lui prêta même vingt-mille écus , à deux conditions qui sembloient renfermer des vûes qu'elle ignoroit encore ; l'une, qu'en remontant sur le Trône , elle lui en payeroit quarante mille ; l'autre , qu'elle donneroit le Gouvernement de Calais à *Jasper* , Comte de Pembrock , & à Jean de Foix , Comte de Candale. La Reine , qui étoit capable aussi de dissimulation , affecta de ne pas pousser sa curiosité au-delà des bornes qu'on sembloit lui imposer.

Quelque explication qu'il fallut donner à cette mystérieuse conduite , elle n'en comprit pas moins

qu'il se formoit un orage où elle seroit mêlée , & que ne dût - elle y prêter que son nom , elle y auroit necessairement la principale part. S'il lui en couta beaucoup pour demeurer quelque tems dans l'inaction , sa raison lui persuada que la gloire doit être sacrifiée quelquefois à des intérêts plus précieux. Mais les nouvelles qu'elle reçut de la Dame Trott la firent bientôt sortir de cette incertitude. Elle apprit que le Comte de VVarvvick , après avoir passé deux jours seulement à la Cour, s'étoit retiré dans ses Terres , sous prétexte d'une indisposition. Le Roi , loin de s'y opposer , avoit été bien aise de lui voir prendre ce parti volontairement ; & ne pouvant s'imaginer que dans un tems où tous les Ordres de l'Etat paroissent affectionnez à sa personne , il eût rien à craindre du mécontentement d'un Sujet , il le negligeoit jusqu'à perdre le soin de le faire observer. Peut-être l'artifice du Comte servoit-il à l'endormir dans cette securité. Il étoit parti de Londres sans autre suite qu'un Valet de Chambre & deux Medecins. En arrivant de Fran-

ce , il s'étoit plaint d'un mal qui sembloit demander un regime de plusieurs mois , & il avoit fait beaucoup valoir la force d'esprit dont il avoit besoin pour s'y assujettir. Edouard s'y laissa prendre avec tant d'imprudence , que dans le tems qu'il croyoit son Ennemi dans les remedes , Middleham se remplissoit toutes les nuits de ses amis & de ses creatures , qu'il faisoit avertir de s'y rendre avec beaucoup de secret. La Duchesse de Clarence s'y étant rendue plusieurs fois avec moins de mystere , la Dame Trott , qui s'étoit offerte pour l'accompagner , avoit fait diverses observations qu'elle ne manqua point de communiquer à la Reine. D'abord , la Duchesse y avoit été sans son mari , comme s'il lui avoit couté quelques efforts pour l'engager à faire ce voyage avec elle ; mais l'ayant enfin déterminé à la suivre, il s'étoit lié si étroitement avec le Comte , qu'il passoit à Middleham tout le tems qu'il pouvoit dérober à la Cour. Sa froideur étoit venue de la facilité qu'il avoit vûe au Comte pour renoncer à leur premier projet.



Quoiqu'il ne se fût point ouvert alors sur les principales vûes , il n'avoit pu souffrir qu'un intérêt aussi frivole que celui d'une passion amoureuse l'eût emporté sur les plus importantes délibérations , & que le Comte en un mot l'eût sacrifié à Elisabeth Woodville. Il s'en étoit plaint amèrement à sa femme, & son chagrin augmentoit depuis que la grossesse de la Reine éloignoit les esperances qu'il avoit eues de supplanter son frere. La Duchesse avoit ménagé si adroitement l'esprit du Comte, qu'en lui faisant les plaintes de son mari , elle avoit trouvé le moyen de lui faire goûter les vûes que le Duc avoit formées sans sa participation. Loin de se trouver de la répugnance pour la proposition de l'élever sur les ruines du Roi, le Comte avoit embrassé cette ouverture comme une favorable occasion de satisfaire le double ressentiment qu'il avoit contre Edouard & contre Marguerite. Enfin , le Duc de Clarence s'étant expliqué ouvertement avec lui , tous leurs desseins avoient commencé à rouler sur ce fondement ; & si Edouard

étoit proscrit dans leurs résolutions ;  
Henri de Lancastre étoit oublié.

Une autre observation de la Dame Trott regardoit Burchier , Archevêque de Cantorbery. Elle n'avoit pas manqué d'avertir la Duchesse de Clarence des liaisons secrètes qu'il avoit avec la Reine Elisabeth , dans la crainte que le Comte de VVarvvick ne continuât de se livrer sans précaution à un homme qui n'étoit plus capable que de le trahir. Mais l'Archevêque avoit vû si peu d'apparence à l'exécution des promesses par lesquelles il s'étoit laissé gagner, qu'il commençoit peut-être à se repentir de sa crédulité. Elisabeth n'avoit d'ardeur que pour l'agrandissement de sa famille. Le Comte de Rivers son pere avoit été chargé de l'administration. Outre la Charge de Grand Tresorier qu'il avoit eue persqu'immédiatement après le mariage du Roi , il venoit d'être revêtu de celle de Grand Connétable , vacante par la démission libre ou forcée du Comte de VVorcestre. Antoine VWoodville son frere avoit obtenu, dans le même tems , la survivance

de celle de Grand Connétable. Enfin, la Reine perdant le souvenir de toutes les voyes qu'elle avoit été obligée d'employer pour assurer l'ouvrage de sa fortune, ne pensoit qu'à jouir de tous les biens qui ne pouvoient plus lui échapper dans son élévation, & qu'à les partager avec un petit nombre de parens & d'amis sur qui elle réunissoit tous ses bienfaits. Ce fut dans le chagrin de se voir si mal recompensé, que l'Archevêque fit le voyage de Middleham, & qu'il se présenta au Comte de VVarvick sans l'avoir fait avertir de cette visite. Sa présence jeta d'abord l'épouvante dans une assemblée de Conspirateurs qui ne rouloient que des projets de vengeance & de destruction. Mais, après un entretien particulier qu'il eut avec le Comte, ~~on fut agréablement~~ surpris de le voir ardent à se mêler dans la foule, embrassant les uns, saluant les autres par leur nom, les félicitant tous du genereux dessein qui les rassembloit. Cependant, il leur conseilla d'éviter les Assemblées nombreuses, & de retrancher tous les sujets de défiance à un Roi qui

éteignoit les moindres soupçons dans le sang. Montaigu , frere du Comte , commandoit toujours dans les Provinces du Nord. C'étoit de ce côté-là que les conjurés vouloient tenter leur premier soulèvement. L'Archevêque leur conseilla encore de chercher quelque prétexte qui pût les y conduire insensiblement , & donner une autre couleur à leur entreprise que le desir de venger le Comte de VVarvick.

En communiquant de si importantes decouvertes à la Reine , la fidelle Trott y ajoûtoit ses conseils. Elle étoit d'avis que la Maison de Lancastré devoit peu redouter la concurrence d'un second Yorck , & que tous les mouvemens qui se feroient en faveur du Duc de Clarence tourneroient infailliblement à l'avantage de Henri. Quelle apparence que la nation consentît à se defaire d'Edouard pour lui faire succeder son frere ? La violence pouvoit élever un moment celui-ci , mais elle ne lui promettoit point un établissement tranquille & de longue durée. Au lieu que les mêmes efforts que les deux freres alloient faire pour

s'entre-déchirer , contribueroient non-seulement à les affoiblir , mais à faire regretter au Public un règne plus doux. On rappelleroit les qualités pacifiques de Henri , dont le Gouvernement n'avoit été troublé que par l'ambition d'un petit nombre de Sujets Rebelles ; & lorsque son fils viendrait se faire voir à l'Angleterre , on le regarderoit comme un signe de tranquillité & de bonheur , qui rameneroit tous les Partis à son pere.

L'impuissance força Marguerite de s'arrêter à ce conseil. C'étoit bien recueillir un fruit de l'intrigue qui lui avoit succédé si heureusement , mais ce n'étoit point encore celui qu'elle attendoit. Cependant , lorsque l'Ecosse venoit de s'accorder avec Edouard par une Trêve de douze ans , lorsque le mariage du Comte de Charolois avec la ~~sœur de ce Prince~~ venoit enfin de s'accomplir , lorsque le Duc de Bretagne étoit aux mains avec la France , lorsque le Roi Louis , à qui Marguerite decouvrit tout ce qu'elle avoit appris de sa confidente , parut recevoir si froidement cette nouvelle , qu'il étoit clair qu'en souhai-

tant de voir les Anglois occupez par  
 des Guerres intestines , il lui étoit  
 indifférent pour quelle cause ; enfin ,  
 lorsque cette Reine infortunée se  
 trouvoit sans amis , sans Vaisseaux ,  
 & sans Troupes même , par le  
 malheur qu'elle eut de perdre le  
 Senechal de Normandie , dont la  
 mort , arrivée au combat de Mont-  
 l'hery , dissipa le petit nombre de  
 Volontaires qu'il avoit rassemblez ;  
 que lui restoit-il que d'atten-  
 dre du Ciel les momens qu'il avoit  
 marquez pour le retour de ses espe-  
 rances , & de se flatter peut-être ,  
 suivant la pensée de sa Confidente ,  
 que les divisions de ses Ennemis ser-  
 viroient à leur ruine ? Elle employa  
 cet intervalle à l'éducation de son  
 fils. Ce jeune Prince ne démentoit  
 pas l'opinion qu'on avoit eue de ses  
 qualitez naturelles ; mais dans l'âge  
 où il entroit , elles avoient besoin  
 d'être cultivées par des soins assidus.  
 La Reine lui donna les meilleurs  
 Maîtres qu'elle pût trouver en Fran-  
 ce , & veillant elle-même à leur tra-  
 vail , elle en prit la plus importante  
 partie , qui étoit celle de lui former  
 le cœur & la raison. Elle ne man-

quoit ni d'exemples pour confirmer ses principes , ni de motifs pour lui en inspirer le goût. Aussi le vit-elle repondre à son attente par des progrès si prompts qu'ils surpasserent les esperances.

Mais elle fut interrompue dans cette occupation par une nouvelle qui la fit passer tout d'un coup à d'autres soins. Elle apprit , par un Messager de la Dame Trott , que la Province d'Yorck étoit en armes , sans qu'on pût encore penetrer d'où cette tempête étoit partie. Il y avoit dans la Ville d'Yorck un riche Hôpital pour les Pelerins & les Malades , dont le revenu consistoit dans une certaine quantité de Bled , que tous les Fermiers de la Province étoient obligez de fournir , suivant l'étendue des Terres qu'ils avoient à cultiver. Un bruit subitement repandu , par lequel on persuada aux Fermiers que le bien des Pauvres n'étoit employé qu'à l'usage des Administrateurs , porta l'esprit de sedition dans toutes les parties de la Province. On refusa ouvertement de payer les contributions ordinaires , & ceux qui étoient chargez de

les recueillir ayant eu la hardiesse de recourir à la force , on vit en peu de jours tous les Payfans attroupés pour leur résister par la même voie. Ce qui n'étoit qu'un mouvement confus dans son origine , devins bientôt une faction réglée , dont les chefs parurent s'entendre avec un merveilleux accord. Le nombre des Seditieux augmentant sans cesse , ils se trouverent assemblés au nombre de vingt mille , qui marcherent en bataille vers la Capitale de la Province , & qui jetterent tous les Habitans dans la consternation. Il n'y auroit eu personne qui n'eût attribué cette revolte aux intrigues du Comte de Warvvick , s'il eût fait le moindre mouvement pour en tirer quelque utilité ; mais il s'étoit rendu depuis peu dans son Gouvernement de Calais , d'où l'on ne voyoit point qu'il s'empressât de revenir ; & ce qui jeta dans l'incertitude ceux mêmes qui étoient disposés à le seconder sans avoir été admis à la participation de son secret , le Marquis de Montaigu son frere, qui commandoit dans Yorck , se mit à la tête de tout ce qu'il put



rassembler de Troupes & de Bourgeois propres à porter les armes , pour combattre les Révoltés. En effet , les ayant attaqués avec beaucoup de courage , malgré l'inegalité de ses forces , il les mit en fuite , & prit Robert *Huldrone* , leur principal chef , à qui il fit trancher aussitôt la tête.

Cette prompte exécution devint un mystere pour quantité d'amis du Comte , qui avoient regardé l'entreprise des Mutins comme son ouvrage. Mais leur incertitude devoit durer bien plus long-tems , & la conduite des Nevills est un de ces grands coups de politique , qui paroissent surprenans même après l'exécution. Montaigu & l'Archevêque d'Yorck étoient les auteurs de la sedition , & s'ils en avoient abattu le chef, c'étoit tout à la fois pour se mettre à couvert des soupçons de la Cour aussi long-tems que la dissimulation leur paroîtroit nécessaire , & pour donner adroitement aux Rebelles des guides d'un autre poids. *Coniers* , ancien Officier , dont l'expérience égaloit la valeur , avoit ordre de les rassem-

bler aussi-tôt , & de mettre à leur tête deux jeunes Seigneurs qui s'étoient dévouez à la vengeance du Comte de VVarvvick, & qui devoient agir par leur nom , tandis que Coniers agiroit par ses conseils. L'un étoit fils du Lord *Fitz-Harry* , & & l'autre du Lord *Latimer* , tous deux parens du Comte. Les Mutins reprirent tant de courage , que se laissant entraîner à toutes sortes de résolutions , ils oublièrent York , qui étoit le premier objet de leur fureur , pour se mettre en marche vers Londres. Le Comte de Pembroock qui entreprit de s'opposer à leur passage avec dix mille hommes , fut entièrement défait. Ayant reçu néanmoins de nouvelles Troupes , il les contraignit de s'arrêter proche de Bambury , où les deux Armées camperent à peu de distance. Mais Henri Nevill , fils du Lord Latimer , anima ses gens par une exhortation si vive , que fondant dès le lendemain sur l'Armée Royale , ils la taillèrent en pièces. Malheureusement pour lui-même, & pour un grand nombre d'autres Seigneurs , cette victoire signalée lui coûta la vie. Il

poursuivoit les Fuiards. S'étant abandonné à la course avec trop de chaleur, quelques Royalistes le firent Prisonnier & le ruerent ensuite de sang froid. Mais cette barbarie inspira tant d'horreur à ses gens, que s'étant saisis à leur tour du Comte de Pembrok & du Chevalier son frere, ils leur trancherent aussi-tôt la tête. Et ne bornant point là leur vengeance, ils s'avancerent rapidement jusqu'au Château de Grafton, où ils surprirent le Comte de Rivers, pere de la Reine, favori du Roi & son principal Ministre. Ils l'enleverent, malgré quelques efforts qu'il entreprit pour se défendre, & l'ayant mené à Northampton, ils le décapiterent sur la Place publique, sans aucune forme de procès.

Ce furieux torrent, qui ne faisoit que grossir à mesure que les Revoltés s'approchoient de Londres, auroit mis le Roi dans le dernier danger, si la rigueur extraordinaire de la Saison n'eût forcé tout d'un coup les deux Partis d'abandonner les armes. D'ailleurs, Montaigu & l'Archevêque d'Yorck, qui n'avoient

pas compté sur des prosperités si rapides , jugerent à propos d'attendre les ordres du Comte ; assez sûrs que le froid excessif qui arrêtoit leurs gens , ne permettroit pas au Roi de faire plus de mouvement pour les inquiéter. Le Duc de Clarence étoit allé joindre le Comte de Warvvick à Calais , & c'est une chose incroyable que dans la tranquillité dont ils observoient les apparences , ni le nom de Henri de Nevil , qui s'étoit mis à la tête des Rebelles , ni la vengeance exercée sur le Comte de Rivers , ni l'origine même de la révolte qui avoit commencé sous les yeux de Montaigu , ne fissent pas soupçonner au Roi que l'orage eût été formé par le Comte de Warvvick , & qu'il fût conduit par ses influences. Cette securité laissa le tems au Comte de prendre des mesures plus justes que jamais pendant l'hiver. Quelques Historiens assurent qu'il fit le voyage de Rouen , pour conferer avec Louis XI. qui s'étoit avancé dans cette Ville. A moins qu'on ne veuille supposer dans ce Prince un desir aveugle de troubler l'Angleterre , sans avoir

rien eu de fixe ni de bien éclairé dans ses vûes , cette continuation d'intelligence avec le Comte de VVarvvick s'accorde mal avec les demarches qu'il faisoit d'un autre côté en faveur de la Reine Marguerite.

Cette Princesse connoissoit trop bien les desseins du Comte par les avis qu'elle recevoit continuellement de la Dame Trott , pour se persuader qu'il pensât à la servir. Elle sçavoit que les intérêts de la Maison de Lancastre le touchoient peu , & qu'en satisfaisant sa haine contre Edouard , il se proposoit de seconder l'ambition du Duc de Clarence. Cependant, l'esperance qu'elle avoit de profiter de leurs entreprises pour avancer les siennes , lui fit faire de nouveaux efforts auprès de Louis XI. Ce n'étoit plus des Vaisseaux ni des Troupes qu'elle esperoit d'en obtenir. Il étoit trop occupé lui-même par l'inquiétude continuelle du Duc de Berry son frere , & par les desseins qu'il avoit sur la Bretagne. Mais dans la resolution où la Reine étoit de passer en Angleterre , elle demandoit du moins

à Louis de l'y faire transporter avec autant de sûreté que de secret , & se livrant à son honneur & à sa bonne foi , elle lui laissoit le choix des moyens. Après quantité de délibérations , le Roi lui offrit d'envoyer des Ambassadeurs à Edouard , sous prétexte de l'inviter au renouvellement de la Trêve , & lui fit envisager assez de facilité à passer à leur suite. L'exemple de Henri , qui avoit été arrêté par son imprudence , & qui languissoit encore dans les Cachots de la Tour , faisoit sentir à la Reine combien elle devoit employer de précautions. Cependant , il lui parut si nécessaire d'être à Londres , ou dans quelque'autre lieu du Royaume , au moment que le Duc de Clarence & le Comte de VVarvvick le veroient ouvertement le masque , que ne pouvant douter sur les avis de la Dame Trott que cette grande entreprise ne fût réservée pour l'ouverture de la Campagne , elle résolut d'accepter l'offre de Louis à toutes sortes de risques.

Son fils , ce cher espoir d'une malheureuse Maison , devoit être d'un si dangereux voyage , & c'étoit sur lui

seul que tomboient toutes les craintes. Il fut déguisé sous l'habit & le nom d'un jeune Ecclesiastique , qui accompagnoit l'Archevêque de Narbonne , l'un des Ambassadeurs nommés par le Roi. Marguerite changea elle-même d'habit & de nom , & cette Comedie fut jouée avec tant de secret , que les Domestiques mêmes de l'Archevêque n'en eurent pas de connoissance. Le voyage fut heureux. Ce fut à Londres même que la Reine se fit conduire. Elle connoissoit mille moyens de se cacher dans une grande Ville , qu'elle n'auroit pas trouvez si facilement dans les Provinces. De tant de fideles Sujets qui lui restoit encore , à peine étoit-elle sûre d'en trouver un qui voulût s'exposer à la recevoir. Elle comprenoit qu'il y avoit une extrême différence entre le zele qui pouvoit leur faire embrasser ses intérêts lorsqu'elle feroit éclater son arrivée , & celui dont ils auroient eu besoin pour lui ouvrir tout d'un coup leur maison , au risque de s'attirer les mêmes rigueurs qu'Edouard avoit exercées contre ceux qui avoient reçu son mari.

Les Ducs d'Excester & de Sommerfet , accompagnez du Comte de Devonshire , qui étoit venu depuis quelque tems s'associer à ses infortunes , avoient passé la Mer avec elle , & se chargerent du soin de lui assurer une retraite à Londres. Elle courut quelque danger en descendant sur le rivage , de la part d'un Bourgeois qui l'envisagea fixement , en lui trouvant , disoit - il , beaucoup de ressemblance avec la Reine. Sa fermeté la tira de ce peril. Elle feignit de n'avoir rien entendu , & n'en étant pas moins attentive à la sûreté du jeune Prince , qu'un de ses gens conduisoit par la main, elle servit encore à favoriser son passage. Le Duc de Sommerfet les conduisit tous deux dans une maison qui lui appartenoit , & qui n'avoit pas été comprise dans la confiscation generale de ses biens , par la fidélité du Concierge , qui avoit trouvé le moyen d'en sauver cette partie. Ils y passerent quelques jours avec autant de tranquillité que d'abondance , prêtant néanmoins l'oreille à tous les bruits , & tirant des conjectures pour leur fortune de tous



Ies événemens qui pénétoient dans leur solitude.

Il fut impossible à la Reine d'être si proche du malheureux Henri, sans désirer ardemment de voir ce bon Roi , ce mari doux & complaisant ; dont le nom étoit déjà comme enseveli avec le souvenir d'un regne de quarante ans. Mais quelle apparence de se faire ouvrir les portes d'une Prison aussi impénétrable que la Tour ? Le Gouvernement étoit dévoué à la Maison d'Yorck. Une garde terrible veilloit sans cesse à l'entrée du Cachot de Henri. On doutoit même à Londres qu'il conservât encore la vie , & mille gens étoient persuadés qu'Edouard s'étant défait de lui secrètement , ne tardoit à faire connoître sa mort que par un reste de menagement pour sa propre gloire. La Reine étoit sûre néanmoins qu'il vivoit. Elle avoit appris les misérables circonstances de sa situation , du Geolier même , qui étoit un vieux Lancastrien qu'elle avoit placé à la Tour après la mort du Duc de Gloucester , & lorsque le premier Duc de Somerset , pour étouffer le bruit

de sa tragique exécution , avoit pris le parti de se defaire successivement de plusieurs Geoliers , par des voies qui n'avoient pas été moins cruelles. Marguerite avoit fait pressentir ce Vieillard , & lui trouvant tout son ancien zele , pour un Maître , dont il avoit même adouci l'infortune par toutes sortes de consolations , elle ne desespera point de s'ouvrir un accès jusques dans le centre de cette horrible demeure.

Elle voulut tenter seule une si dangereuse aventure. Les Historiens ne l'excusent point d'imprudence , mais ils trouvent cette témérité pardonnable à l'affection conjugale & à l'intérêt qu'elle avoit de s'assurer d'une vie si précieuse. Cependant , la crainte d'exposer son fils par la moindre indiscretion , lui fit choisir un lieu different de sa retraite , pour entretenir le Geolier. L'offre d'une recompense proportionnée au service eut moins d'effet sur ce fidele serviteur que la satisfaction d'obeir à sa Reine. Il ne lui déguisa point la grandeur du peril , & sa propre vie n'étoit pas ce qu'il paroïssoit regretter. Mais

lorsqu'il la vit résolue de prendre tous les deguisemens qu'il n'avoit osé lui proposer, il parut soulagé d'une partie de ses craintes. Celui qu'il crut le plus sûr fut de la recevoir chez lui en qualité de Domestique. Elle y consentit. Envain les Seigneurs, qui lui tenoient lieu de garde & de conseil, lui représentèrent de quelle importance il étoit qu'elle n'exposât point sa liberté. Ses mesures lui sembloient si certaines, qu'elle ne put être ébranlée par aucune crainte.

On sçait qu'elle sortit heureusement d'une entreprise où elle n'avoit point effectivement d'autre risque à courir que par l'infidélité de son guide. On sçait encore que de quelque maniere qu'il s'y fût pris pour l'introduire dans le Cachot du Roi, elle trouva ce Prince dans une situation plus triste qu'on ne peut la représenter. Regardant sa vie comme un bien qui pouvoit lui être ôté à tous momens, il sembloit avoir perdu le soin de tout ce qui étoit nécessaire pour la conserver. Ceux qui ont attribué cette indifférence à sa piété ont eu raison de

la croire digne du culte de l'Eglise , & l'ont proposée effectivement à la Cour de Rome , pour lui faire obtenir l'honneur de la canonisation. Mais les Historiens les plus sensés n'ont pas rapporté à la religion ce qui paroît n'avoir été qu'un abattement de courage ou une foiblesse naturelle d'esprit , surtout quand on en rapproche les quarante ans que ce Prince avoit passés sur le Trône dans une langueur & une inaction qui ne peuvent lui faire obtenir qu'un rang méprisable parmi les Rois. Depuis qu'il étoit à la Tour , il n'avoit ni changé d'habits , ni pris de repos dans un lit. A peine consentoit-il à recevoir quelques alimens grossiers , dont il faisoit toute sa nourriture. Sa barbe & ses cheveux étoient négligés ; & dans la solitude où il étoit continuellement , il paroissoit avoir perdu toute attention pour ce qui se passoit dans un monde où il n'étoit plus. Cependant , il s'attendrit jusqu'aux larmes en reconnoissant la Reine. Elle ne put résister elle-même à ce spectacle , & tout leur entretien se ressentit de cette première impression.

fon. On n'a pas dû s'attendre au récit d'une conference si fecrete. Elle a l'air trop Romanefque dans les Auteurs Anglois qui en ont orné leurs Ouvrages, pour être regardée un moment comme une partie ferieufe de l'Histoire que j'écris : mais il est naturel de s'imaginer que la Reine y prit de nouveaux motifs pour animer fon courage ; & qu'elle s'efforça d'en inspirer au Roi. Elle tira un autre avantage de cette vifite , en apprenant de lui le nom de plusieurs braves gens , dont le zele avoit été jufqu'à trouver le moyen de faire penetrer dans fa Prifon des Lettres & des Memoires , qui auroient fervi du moins à foutenir fes efpérances , s'il eût été fenfible au plaifir d'avoir encore des Sujets fideles. De ce nombre , étoit le Comte d'Oxford, ~~que la Reine fut charmée de retrouver dans fes interêts.~~ Il s'étoit reconcilié avec Edouard , mais c'étoit pour fervir Henri fous des apparences oppofées.

Marguerite avoit paffé chez le Geolier , fix jours , qui avoient été neceffaires pour difpofer les circonftances de fon entreprife. Elle ne

s'attendoit point, en retournant chez le Duc de Sommerfet , à la funeste nouvelle qu'on ne put lui déguiser à son arrivée. Lorsqu'elle demandoit son fils avec empressement, pour lui rendre les embrassemens de son pere , elle apprit par la tristesse & par l'embarras du Duc autant que par sa reponse , que ce jeune Prince étoit disparu le lendemain du jour qu'elle s'étoit rendue à la Tour , & que tous les soins qu'on avoit pris pour le chercher avoient été inutiles. A la verité , le Duc ajouta aussi-tôt , pour diminuer le trouble mortel de la Reine par quelque ombre d'esperance , que le Valet de Chambre du Prince s'étoit dérobé avec lui , & qu'ayant emporté une partie de leurs habits il y avoit peu d'apparence qu'il lui fût arrivé quelque malheur , s'ils ne s'y étoient précipitez volontairement. Mais cet adoucissement étoit-il capable de guérir les allarmes de Marguerite ? Elle passa huit jours , c'est-à-dire , tout le tems que dura sa peine , dans des tourmens qui triompherent de sa constance. La moindre de ses craintes

étoit qu'Edouard n'eût fait enlever le Prince ; & loin de se rassurer en apprenant qu'on n'avoit point entendu parler de lui à la Cour , elle se persuadoit quelquefois que sa perte n'en étoit que plus certaine , & que ses Ennemis l'avoient fait égorger secrètement.

Enfin , son inquiétude fut dissipée par le retour du Prince. Il se présenta timidement lorsqu'il eut appris que la Reine sa mere étoit revenue de la Tour & qu'elle avoit été mortellement affligée de son absence. Ce fut moins de lui que de son guide qu'elle tira d'abord le secret de son voyage & de ses desfeins. Il revenoit de Calais , où l'amour l'avoit conduit. Quoiqu'il eut à peine quatorze ans , il n'avoit pu voir la seconde fille du Comte de Warwick , qui se nommoit Anne , comme Mylady Nevill , sans prendre pour elle tous les sentimens d'une vive passion. Il l'avoit vûe à Paris avec le Comte. Le tems n'avoit fait qu'augmenter son ardeur ; & lorsqu'il avoit cru la Reine occupée pour quelques semaines à la visite de son pere , il avoit forcé son

Valet de chambre de faire avec lui le voyage de Calais , dans l'espoir d'être revenu à Londres avant qu'elle eut fini ses affaires à la Tour. Au reproche qu'elle lui fit de s'être exposé avec tant d'imprudence aux dangers qui menaçoient sa vie , il répondit agreablement qu'elle ne lui avoit pas donné un exemple de timidité en se livrant à la discrétion d'un Geolier.

Quelle opinion ne conçut-elle point d'un caractère si ferme & si entreprenant ? Cependant , la prudence lui fit moderer sa joye ; & donnant au contraire le nom de temerité à sa hardiesse ; elle voulut sçavoir toutes les circonstances de son voyage , pour en prendre occasion de l'instruire par ses moindres fautes. Mais elle ne résista point au transport de son cœur , lorsqu'elle entendit avec quels menagemens & quelle discretion il avoit non-seulement satisfait les mouvemens de sa tendresse , mais découvert une partie des desseins du Comte par les informations qu'il avoit eu l'adresse de se procurer à Calais. Elle l'embrassa , dit un Historien , qui ne fait



pas difficulté de lui attribuer ici le don de Prophétie , & versant des larmes de joye & de douleur par le mélange qui se faisoit tout à la fois de ces deux sentimens dans son ame, elle lui dit dans ces propres termes :  
 „ La fortune qui vous a maltraité  
 „ depuis votre naissance , n'a pas de  
 „ reparation qui suffise pour tant  
 „ d'injustices. Je crains qu'elle n'a-  
 „ cheve de vous perdre , parce  
 „ qu'elle vous doit plus qu'elle ne  
 „ peut vous rendre. „ On n'oubliera point cette prédiction de la Reine , lorsque j'en rapporterai une beaucoup plus claire & plus circonstanciée du Roi son mari.

Il est vrai que le jeune Prince avoit conduit son aventure amoureuse avec une sagesse rare à son âge. Il s'étoit introduit à Calais sous le même déguisement qu'on avoit employé pour le faire entrer à Londres. Rien n'étoit si commun que d'y voir passer de jeunes Ecclesiastiques, qui alloient faire leurs Cours d'Etude dans les Abbayes de Normandie. Il avoit eu même assez d'adresse pour se menager plusieurs fois l'occasion d'entretenir

Anne de Nevill , & ce qui l'auroit peut-être exposé à quelque disgrâce s'il n'eût pas réussi à lui plaire , étoit devenu la cause de sa sûreté , lorsqu'il lui eût inspiré assez de reconnaissance & d'amour pour l'intéresser à son sort. Il avoit observé les préparatifs qui se faisoient sourdement pour le départ du Duc de Clarence & du Comte de Warvvick, qui étoient tous deux dans cette Ville avec leur famille. Il avoit été témoin de l'agitation de leurs gens , & divers éclaircissémens qu'il avoit tirez de sa Maîtresse ne lui avoient pas permis de douter que le Comte ne fût à la veille de repasser la Mer , avec mille desseins qui devoient être funestes à Edouard.

Ces observations s'accordoient si bien avec les avis que Marguerite recevoit de la Dame Trott , que l'hiver approchant de sa fin , elle s'attendit à voir ouvrir la Campagne par quelque entreprise éclatante. Tous ses soins furent bornez dans cet intervalle à disposer les ressorts de ses propres desseins & à ranimer directement ou par ses Emissaires l'ancienne chaleur de ses Partisans,

A peine le mois de Fevrier fut - il passé , que le Duc & le Comte se rendirent à Londres. Ils y arriverent sans suite & dans la seule vûe d'observer les dispositions de la Cour. Cette affectation de confiance leur réussit si bien, que par le plus étrange oubli de ses intérêts & malgré les soupçons qu'on lui avoit fait naître pendant l'hiver , Edouard leur donna conjointement une commission pour lever des Troupes contre les Revoltez du Nord. Mais le voile étoit prêt à se fendre. Etant partis tous deux , comme si rien ne leur eût paru si pressant que d'exécuter cet ordre, ils joignirent à trente milles de Londres un Corps de Troupes qui leur étoit venu de Calais par la Province de Norfolck , & reprenant vers celle d'Yorck, ils s'y trouverent tout d'un coup à la tête d'une Armée considérable , tant des Troupes qui étoient à leur suite , que des Révoltés qui les attendoient. Edouard, frappé comme de la foudre à cette nouvelle , s'emporta d'abord aux extrêmités les plus violentes. Il envoya ordre à tout ce qui lui restoit de Sujets fideles

dans les Provinces du Nord , de se saisir de ces deux Rebelles , & il promit à quiconque les prendroit vifs ou morts , une pension de mille livres sterling ou une somme de dix mille livres à son choix. Sur le champ , il fit lever des Troupes dans tous les lieux de son obéissance , & se voyant dans peu de jours une Armée de vingt mille hommes , il ne balança point à marcher aussi-tôt contre ses Ennemis.

Quoiqu'ils ne se fussent point attendus à tant de vigueur & de diligence , ils se disposèrent à le recevoir de pied ferme , dans la résolution de décider promptement la querelle par une bataille. Les deux Armées se trouverent bientôt si proches , que la nuit seule fit différer l'engagement. Cependant , quelques Seigneurs des plus moderez profiterent de cet intervalle pour faire des propositions d'accommodement. Edouard , un peu refroidi à la vûe du peril , considéra qu'il alloit risquer sa Couronne par la perte d'une bataille ; au lieu que tous les avantages qu'il pouvoit esperer de la victoire ne le dédommageroient pas

même du sang qu'elle ne manqueroit pas de lui couler. Il avoit affaire d'ailleurs au Comte de Warvvick , dont le seul nom sembloit régler le sort des combats ; à celui qui l'avoit élevé sur le Trône , & qui n'entreprenoit pas de l'en précipiter sans avoir assuré son dessein par des mesures dignes de sa prudence & de son courage. Ces reflexions le firent consentir à commencer dès le lendemain une négociation , dont le succès lui parut si peu douteux , qu'il négligea de se retrancher dans son Camp avec les précautions ordinaires. Le Comte de VVarvvick fut informé de sa negligence , & ne laissa point échapper l'occasion. Il attaqua pendant la nuit l'Armée Royale. Son nom y jeta tant de désordre , que dédaignant de tuer des Ennemis qui ne se presentoient pas même à ses coups , il penetra jusqu'à la Tente d'Edouard. A peine ce Prince étoit-il sorti des bras du sommeil. Troublé par un tumulte dont il ignoroit encore la cause , incertain s'il falloit fuir ou combattre , il vit arriver le Comte victorieux , dont la présence lui annon-

çoit sa destinée. Toute la fierté de son rang disparut aux yeux de son Vainqueur ; il lui remit ses armes , en le priant de ne pas abuser de sa victoire.

Quel événement ! Le Comte n'insulta point au malheur d'un Ennemi suppliant. Mais l'ayant fait conduire sur le champ à Warvvick , il prit le jour suivant pour délibérer avec le Duc de Clarence sur le premier usage qu'ils devoient faire de leur fortune. L'impatiente ambition du Duc lui auroit fait souhaiter de ne pas différer plus long - tems à publier ses prétentions. L'Armée même du Roi s'étant réunie à celle du Comte , il sembloit que cette disposition generale à l'obéissance ne lui laissât à craindre aucun obstacle. Cependant , l'avis du Comte fut de donner une forme plus paisible à leur entreprise , & de se rendre dans la Capitale , pour s'appuyer de l'autorité du Parlement. Il congédia une partie de ses Troupes , dans la vûe de faire connoître au Public qu'il pensoit moins à troubler l'État qu'à retablir l'ordre & la justice , dont il se plaignoit qu'Edouard avoit

violé toutes les loix ; & se contentant d'annoncer par cette préparation les changemens qu'il meditoit , il déclara que son dessein étoit d'aller à Londres , pour remedier aux abus de l'administration, de concert avec le Parlement. Mais Warvick ne lui paroissant point un lieu assez sûr pour en faire la Prison du Roi , il le fit transporter dans son Château de Middleham , où il le confia à la garde de l'Archevêque d'Yorck , son frere.

Le bruit de sa victoire s'étoit déjà repandu jusqu'à Londres. Dans le premier mouvement de sa joie , Marguerite avoit panché à ne pas perdre un moment pour rassembler ses Partisans , & pour faire proclamer son mari , ou son fils ; suivant l'inclination que le Peuple marqueroit pour l'un ou pour l'autre de ces deux Princes. Mais on lui représenta que le tems qu'il falloit choisir n'étoit pas celui où les deux Vainqueurs étoient encore à la tête d'une puissante Armée , & où le seul dépit de se voir prévenu seroit capable de porter le Duc de Clarence à se réconcilier sur le champ avec son frere;

Comme la résolution à laquelle ils s'étoient arrêtés de se rendre à Londres , sans avoir fait la moindre ouverture de leur dessein , sembloit laisser quelque lieu de douter s'ils n'en avoient pas changé en faveur de Henri , le Duc de Sommerfet fut d'avis qu'il ne falloit pas craindre de leur avoir quelque obligation s'ils vouloient se déclarer pour ce Prince ; & que s'ils marquoient d'autres intentions en arrivant à Londres , ou s'ils tardoient même un moment de faire ouvrir la Prison de Henri , il seroit tems alors d'éclater , avec d'autant plus de confiance que leur arrivée même serviroit à persuader au Peuple que cette révolution seroit leur ouvrage ; sans compter que ne pouvant se faire accompagner dans Londres par les Troupes qui leur restoient , il seroit aisé , avec quelques précautions , de les arrêter eux-mêmes , & de leur faire prendre la place du Roi au moment qu'il sortiroit de la Tour.

Ce conseil étoit sans doute le seul auquel Marguerite pût s'arrêter , dans une conjoncture précipi-



tée où elle ne pouvoit espérer de rassembler tout d'un coup des Troupes , & où elle avoit néanmoins assez de Partisans à Londres pour se promettre d'enlever aisément les deux chefs des Rebelles. Ses principaux confidens s'occupèrent à faire armer secrètement leurs amis dans tous les quartiers de la Ville , & choisirent un nombre des plus résolus pour cet enlèvement. Toutes les mesures furent prises avec tant d'ordre & de discrétion , que rien ne sembloit capable de faire manquer un dessein si bien concerté. On apprit bientôt que le Comte de VVarvvick s'approchoit , & qu'en avançant dans sa marche il avoit diminué le nombre de ses Troupes , en les congédiant successivement à mesure qu'il traversoit les Provinces où elles avoient été levées. Cette dernière nouvelle paroïssoit assurer l'entreprise des Lancastriens. Mais lorsqu'en supputant les jours on s'attendoit à le voir arriver , on fut informé qu'ayant rencontré la Reine Elisabeth à Saint Albans , il y avoit été si vivement sollicité par cette Princesse d'écou-

ter les propositions qu'elle avoit à lui faire , qu'entraîné peut-être par un reste de ses anciens sentimens , il n'avoit pu résister à ses instances. Quoique rien ne fût assez puissant pour lui faire abandonner ses projets , il vouloit joindre à la gloire des armes celle de la galanterie , & par une complaisance hors de saison , il perdoit des momens précieux , qu'il ne se croyoit pas si près de regretter.

Elisabeth , sans être extrêmement distinguée par l'esprit , avoit toute l'adresse qui est propre à son sexe. Elle espora beaucoup de la facilité que le Comte avoit eue à se laisser retenir par ses prières , & ne pouvant douter à quoi elle devoit attribuer son ascendant , elle ne fit pas difficulté de l'employer , pour ramener ce fier Vainqueur à des sentimens plus modérés. Il l'écouta sans se laisser fléchir ; mais le plaisir qu'il avoit à la voir , & la complaisance qu'elle eut de l'écouter lui-même sans paroître offensée de ses discours galans , lui firent employer plusieurs jours dans une occupation si douce. Aux instances du Duc de

Clarence , qui lui conseilloit de ne pas différer de se rendre à Londres , il répondoit que tout étant tranquille autour d'eux , il ne voyoit rien qui rendît leur marche si pressante , & qu'il étoit même de leur intérêt de persuader à toute l'Angleterre qu'ils ne rouloient que des projets de paix & de bien public , puisqu'il n'entroit rien dans leur conduite qui sentît la précipitation & l'emportement. Ainsi l'amour , qui a ruiné tant de hautes entreprises , lui préparoit une de ses plus insignes trahisons. Tandis qu'ils s'endormoient dans cet excès de sécurité , un bruit soudain, qu'il fut assez heureux pour entendre avant ceux qui auroient pu le faire servir à sa perte , lui apprit qu'Edouard échappé de sa Prison étoit entré presque seul à Londres , qu'il y avoit été reçu avec l'acclamation de tout ce qu'il y avoit laissé de Sujets fideles , & que le petit reste de Troupes qui étoient campées à quelques milles de Saint Albans s'étoient débandées à cette nouvelle. Malheureusement pour le Comte, son Détachement de la garnison de Calais avoit repris

vers la Mer par ses ordres , & n'étoit plus à portée d'être assez promptement rapellé. Dans l'inquiétude dont il ne put se defendre pour sa propre sûreté , au milieu d'une Ville où il craignit que les commandemens de la Reine ne fussent plus respectés que les siens , il ne vit point d'autre parti que de profiter avec le Duc de Clarence du bonheur qu'ils avoient eu d'être avertis les premiers , pour fuir avec toute la vîtesse de leurs chevaux.

Mais ce contre-tems n'étoit pas moins affreux pour Marguerite. Il étoit vrai qu'Edouard avoit trompé la vigilance de l'Archevêque d'Yorck , s'il ne l'avoit pas même gagné par ses promesses , comme divers Historiens l'ont pretendu. Ce Prelat s'étoit laissé persuader qu'il ne risquoit rien à permettre au Roi de chasser à pied dans le Parc de Middleham , & le faisant escorter seulement de vingt Gardes , il lui avoit accordé cet amusement dès le lendemain de son arrivée. Dans un canton qui appartenoit bien loin au Comte de Warwick, ce n'étoit pas effectivement des Vassaux de son En-

nemi qu'Edouard avoit esperé du secours pour sa fuite ; mais connoissant le Pays, il avoit gagné en peu de mots un de ses Gardes par la promesse d'une recompense égale au service , & il l'avoit employé pour faire avertir un Gentilhomme voisin , qu'il connoissoit attaché à ses interêts, de se trouver avec deux chevaux sous les murs du Parc. Rien ne lui avoit été si facile que de passer le mur , à la vûe même de ses Gardes , qui avoient pris l'envie qu'il en marquoit pour un badinage. Il étoit monté à cheval aussi-tôt , sans autre guide que le Gentilhomme , dont la fidelité avoit repondu à son attente ; & prenant à peine le tems de faire rafraîchir leurs chevaux dans leur course , ils avoient gagné Londres avec une diligence incroyable. Ceux qui accusent l'Archevêque d'Yorck d'avoir trahi la confiance de ses deux freres font ce recit differemment. Les uns croient que ce fut par la Reine qu'il se laissa seduire , & que cette Princesse , après avoir obtenu du Comte de VVarvvick qu'il passeroit quelques jours à Saint Albans pour entrer en conference avec elle ,

depêcha sur le champ à l'Archevê. que un Irlandois fort adroit, nommé *Dilhon*, qui persuada à ce Prelat que tandis que son frere prenoit le parti de s'accommoder avec la Reine, il devoit user de l'occasion qu'il avoit de menager ses propres interêts en faisant son accommodement avec le Roi. D'autres attribuent uniquement sa foiblesse à son ambition, qui se laissa éblouir par les promesses & les manieres engageantes d'Edouard. Quoiqu'il en soit, ce Prince ayant rencontré le Lord Hastings en traversant la Province d'Yorck, lui avoit donné ordre d'assembler diligemment quelques Troupes, & ce fut le bruit de leur approche autant que la nouvelle de la liberté du Roi qui dissipa celles qui restoient au Comte de Warvvick.

Quand Marguerité auroit ignoré toutes ces circonstances, la revolution dont elle fut temoin dans la Capitale, & le refroidissement d'un grand nombre de ses Partisans auroient suffi pour lui inspirer beaucoup de desiance de sa situation. Ses allarmes redoublerent en voyant changer la garde de la Tour, &

les Emissaires d'Edouard repandaient dans toutes les parties de la Ville pour y prendre des informations avec le dernier soin. Elle ne douta point que les mouvemens qui s'étoient faits en sa faveur n'eussent été pénétrés , & ses Confidens ayant les mêmes soupçons , ils n'eurent plus rien de si pressant que de mettre le Prince de Galles à couvert. L'Archevêque de Narbonne étoit retourné en France ; mais il avoit laissé à Londres une partie de son Equipage , dans le seul dessein de favoriser le passage de la Reine & du Prince , s'ils se trouvoient forcés d'avoir recours à la fuite. Ils risquerent un voyage qui étoit moins dangereux qu'un plus long séjour à Londres. Cependant , le regret de se voir arracher de si belles espérances , fit saisir à la Reine jusqu'aux moindres ressources qu'elle crut propres à les faire renaître. Elle apprit dans sa route que le Comte de Warvvick & le Duc de Clarence ayant rejoint les Troupes qu'ils avoient renvoyées à Calais , étoient retournés sur leurs pas , & se flattoient encore de les grossir assez par

de promptes levées , pour donner de l'inquietude au Roi avant qu'il eût le tems lui-même de fortifier les siennes. Ce fut assez pour lui faire prendre le parti de s'arrêter dans une maison de Campagne de la Province de Kent , où le Duc de Somerset lui repondit de la fidelité du Maître. Mais dans une situation si incertaine , elle n'osa retenir son fils avec elle , & profitant du voisinage de la Mer , elle le fit passer à Boulogne sous la conduite du Duc.

Le Comte de VVarvvick avoit chargé effectivement un jeune Seigneur , fils du Lord VVells , de lever des Troupes dans une Province où il lui connoissoit beauconp de credit. L'ardeur de ce jeune homme lui avoit fait executer si heureusement sa commission , qu'il s'étoit vû dans peu de jours à la tête de douze mille hommes , & le Comte n'épargnant rien de son côté pour rassembler ses Partisans , Edouard , qui ne se trouvoit encore qu'une Armée très-foible , se crut menacé d'un peril plus pressant que celui dont son bonheur l'avoit delivré. L'impatience de voir ses Ennemis



fi obstinés à sa ruine lui fit commettre une action cruelle. Il se vengea du jeune VVells en faisant couper la tête à son pere, Vieillard respectable qui s'étoit rendu à la Cour sur ses premiers ordres, & qui pensoit bien moins à soutenir son fils dans sa revolte qu'à se sauver lui-même par ses excuses & ses soumissions. Cette barbarie tourna néanmoins à l'avantage d'Edouard, par l'imprudente fureur du fils, qui ne garda aucun menagement pour venger son pere. Au lieu d'attendre le Comte de VVarvvick, ou de prendre quelques detours pour s'aller joindre à lui, il s'avança temerairement vers l'Armée du Roi, qui étoit augmentée par la jonction du Lord Hastings. Edouard qui le cherchoit aussi, pour s'opposer au dessein qu'il lui supposoit de se joindre au Comte, le rencontra près de Stafford. Le combat fut sanglant. VVells fit des prodiges de valeur. Mais il ne fut pas même assez heureux pour trouver la mort qu'il cherchoit par les armes. Après avoir vû tomber autour de lui dix mille de ses gens, il fut pris par des Vainj

queurs trop pitoyables , qui ne lui fauverent la vie que pour la lui faire perdre sur un echaffaut.

Son malheur se fit sentir au Comte de VVarvvick, par la consternation que la victoire du Roi répandit dans ses Troupes. Il eut le chagrin de s'entendre déclarer par le Lord Stanley , un de ses principaux Chefs , qu'il n'y avoit point assez de gloire à seconder les fureurs d'un Rebelle , pour l'acheter par le risque continuél de devenir la proie d'un Bourreau. Ce discours , qui se répandit dans l'Armée du Comte , acheva d'y jeter le decouragement. Il se vit exposé , non-seulement à tomber dans les mains du Vainqueur , qui s'avançoit vers lui avec la dernière diligence , mais à lui être livré par ses propres Soldats qui meditoient déjà cette noire trahison. La certitude qu'il en eut lui fit prendre le tems de la nuit pour se sauver par la Mer avec le Duc & la Duchesse de Clarence. Cette Dame, qui étoit fort avancée dans sa grossesse , fut si allarmée du péril , qu'en mettant le pied dans le Vaisseau elle accoucha d'un Prince auquel on

donna le nom d'Edouard.

D'un autre côté Marguerite , qui étoit à si peu de distance du Comte qu'elle fut informée aussi-tôt de son départ , ne différa point un moment à monter sur un Vaisseau qu'on lui tenoit prêt sur la côte ; de sorte que c'étoit un exemple singulier des jeux de la fortune que de voir fuir dans ce désordre & par des routes si peu éloignées , les chefs de deux entreprises qui n'avoient rien eu de commun , quoiqu'elles se trouvassent renversées du même coup , & dont l'une n'auroit pu réussir que par des suppositions qui auroient toujours entraîné la ruine de l'autre ; tandis qu'on s'imaginoit néanmoins des deux parts qu'on n'avoit que les mêmes plaintes à faire de la fortune , & que le bonheur d'Edouard avoit été le seul obstacle auquel on avoit été forcé de céder. Mais il se préparoit des obscurités encore plus profondes & qui donnerent occasion à d'autres erreurs. Le Comte de VVarvick se retiroit avec confiance dans sa Ville de Calais, & rien n'auroit pu lui faire soupçonner que cet azyle lui fût fermé. Quelle fut sa surprise

en approchant du Port , de voir tirer le Canon sur lui ! C'étoit néanmoins le fidèle Vauclerc qui commandoit toujours dans cette Place. La fureur de se voir trahir si indignement auroit porté le Comte à quelque'entreprise extravagante , s'il n'avoit eû la Duchesse sa fille à ménager. Mais l'état où elle étoit lui fit une nécessité si absolue de se modérer , qu'étouffant jusqu'à ses plaintes , il fut forcé d'employer les soumissions & les prières pour obtenir de Vauclerc quelques secours qui étoient nécessaires à la Duchesse. Philippe de Commines , qui étoit alors en Flandres , & qui avoit quelquefois occasion d'aller à Calais , rapporte que tout le secours qui fut accordé par Vauclerc se réduisit à deux Flacons de Vin. Cependant , s'étant servi d'un homme de confiance pour envoyer ce léger present au Comte , il lui fit dire qu'il étoit toujours le plus fidèle de ses amis, & que c'étoit par zèle pour son service qu'il le traitoit avec cette rigueur ; que dans les circonstances où se trouvoit la Ville , son Gouvernement n'étoit point un refuge assuré

assuré pour lui ; & que par des raisons qu'il se réservoir à lui expliquer un jour , il lui conseilloit d'aller prendre terre dans quelque Port de France. Commynes ajoute que ces apparences de fidélité dans Vaulclerc charmerent Edouard , qui n'en pénétoit pas les motifs. Il lui donna aussi-tôt le Gouvernement de Calais ; & le Duc de Bourgogne , qui ne fut pas moins sensible au zele qu'il lui croyoit pour son beau-frere, lui fit une pension annuelle de mille écus. Cependant , Warvvick consolé par l'explication qu'il avoit reçue , ne douta point qu'en se réfugiant en France il ne fût traité favorablement de Louis XI. , dont il avoit gagné particulièrement l'estime & l'amitié. Mais son Vaisseau n'étant qu'un *Pacqueboat* , il n'eut pas plutôt repris le large , qu'un coup de vent le mit en danger de perir. Les allarmes de la Duchesse & de quelques autres Dames qui étoient avec elle , l'auroient obligé de gagner indifferemment la côte la plus voisine , s'il n'eût apperçu un Vaisseau françois que sa grandeur rendoit plus capable de résistance ,

& qui paroïſſoit remonter comme lui vers la côte de France. Il fut forcé par les cris des Dames de faire tous ſes efforts pour l'aborder. S'étant aſſuré qu'il alloit à Dieppe , il pria le Capitaine d'y recevoir trois Dames , qui étoient ſes deux filles & ſa ſœur ; & craignant autant de fouiller ſa gloire en paroïſſant troublé d'un péril qui avoit effrayé des femmes , que de riſquer temerairement ſa tête en la conſiant à un inconnu ; il réſolut avec le Duc de Clarence de ne pas changer de Vaiſſeau pour achever leur route.

La fortune ne pouvoit continuer ſes caprices avec plus de bizarrerie. C'étoit la Reine Marguerite qui faiſoit voile en France avec le Duc d'Exceſter , & quelques autres Seigneurs qui ne ſe laſſoient point de leur malheureuſe conſtance à la ſuivre. Leur haine pour le Comte les avoit bien portés à ſe dérober à ſes yeux , lorsqu'ils l'avoient vû parler de ſon Bord à leur Capitaine. Mais un ſentiment de compaſſion naturelle ne leur ayant point permis de rejeter la Duchefſe de Clarence dans la ſi-

75  
tuation où elle étoit, ~~ne~~ avoient  
consenti que le Capitaine la reçut  
avec les autres Dames ; & s'étant  
contentés de ne pas la troubler par  
leur présence , il leur avoit paru in-  
different qu'elle fût accompagnée  
du Comte & du Duc , dont ils n'a-  
voient rien à redouter. Cependant ,  
cette froideur , qui auroit peut-être  
duré pendant tout le reste de leur  
navigation , si ces deux Seigneurs  
eussent pris le parti de suivre les  
Dames , se changea bientôt en ca-  
resses & en familiarité lorsqu'elles se  
trouverent sans eux dans le Vais-  
seau. Mylady Nevill ne se crut point  
dispensée par ses anciens senti-  
mens de rendre ses devoirs à la  
Reine , & cette Princesse n'ayant pu  
se défendre de quelque plaisir à voir  
la fille du Comte , dont elle con-  
noissoit la tendresse pour le Prince  
son fils , leur liaison devint bientôt  
aussi étroite que si elle n'eût jamais  
été interrompue. Ce fut sans doute  
dans les communications qu'elles eu-  
rent ensemble sur l'état commun de  
leur fortune , qu'elles formèrent le  
plan du plus étrange événement  
qu'on ait lû jusqu'ici dans une Hi-

toire si féconde en aventures. Je n'ai pas besoin de précautions pour diminuer l'étonnement du Lecteur , puisque je n'ai rien à rapporter qui ne soit vérifié par toutes les sources de l'Histoire.

Il ne se trouve aucun Historien qui ait pris soin de nous apprendre laquelle des deux filles du Comte de Warvick avoit été deshonorée par Edouard ; & comme on ne peut s'imaginer que ce fût celle qui avoit épousé le frère de ce Prince , je m'attache plus volontiers à l'idée d'un Ecrivain Anglois , qui suppose une troisième fille au Comte , que de souiller par ce soupçon le caractère de l'aimable Anne Nevill. Son âge justifie d'ailleurs cette conjecture. Etant aussi jeune que le Prince de Galles , qui n'avoit alors qu'environ quatorze ans , comment auroit-elle fait le sujet d'une malheureuse aventure , qui s'étoit passée plusieurs années auparavant ? Son caractère est une autre preuve en sa faveur , car on ne loue pas moins sa vertu que ses charmes.

La Reine , au milieu de ses tristes reflexions , prit tant de goût à la



voir , que ne se lassant ni de son entretien ni de sa présence , elle s'en fit une douce occupation jusqu'à Dieppe. Et n'ayant point manqué de lui parler du voyage que son fils avoit fait à Calais , elle tira d'elle insensiblement le secret des amours de ce Prince. Il l'avoit vûe pour la première fois à Paris , & formant aussitôt le dessein de lui plaire , il s'y étoit pris avec une adresse qui sembloit surpasser son âge. C'étoit dans un tems où la haine du Comte de Warvvick s'étoit relâchée jusqu'à faire offrir ses services à la Reine. Le jeune Prince , qui n'avoit pu tout à fait ignorer cette négociation , en avoit pris occasion de faire connoître ses sentimens à la fille du Comte , & sentant déjà pour quel rang il étoit né , il lui avoit déclaré qu'il ne souhaitoit la reconciliation de son pere avec la Reine que pour se trouver autorisé par la reconnoissance qu'il devoit aux services du Comte à partager quelques jours sa Couronne avec sa fille. Anne , en faisant cet aveu à la Reine , ajouta modestement qu'elle avoit été bien éloignée de se laisser aveugler par

cette espérance ; mais ne pouvant désavouer aussi qu'elle n'eût été sensible à l'inclination du Prince , elle n'en fit que plus flatteusement sa Cour à Marguerite , en lui confessant que si elle étoit touchée de quelque chose , c'étoit du mérite de son fils beaucoup plus que de sa grandeur. Cette ingenuité amusant beaucoup la Reine , elle voulut sçavoir de quoi ils étoient convenus , & quelles étoient leurs espérances en supposant , comme ils n'en étoient que trop menacés , qu'Edouard demeurât ferme sur le Trône ? Ici la fille du Comte , après s'être fait un peu presser , demanda pardon à la Reine d'un sentiment qu'elle osoit à peine exprimer. Mais forcée par ses ordres , elle avouoit , lui dit-elle , que loin de souhaiter le retablissement du Prince , son unique desir étoit qu'il demeurât dans une condition privée , parce que n'aimant que sa personne , elle se croiroit bien plus autorisée dans son inclination par la ressemblance de leur fortune.

Cette conversation que je ne fais que traduire , & que je n'ai pas trou-

vée sans vraisemblance dans une vie particulière , eut tant d'agrement pour la Reine , que la tournant en badinage avec les autres Dames , elle loua également la sagesse & l'esprit d'Anne Nevill. On arriva heureusement à Dieppe. Les deux Seigneurs y étoient arrivés quatre heures plutôt , par la legereté de leur *Pacquebot*. Ils attendoient leurs Dames sur le Port. Quel fut leur étonnement de voir sortir du Vaisseau, la Reine, accompagnée de Mylady & d'Anne Nevill , qui paroissoient s'empreser autour d'elle avec autant d'affection que de respect , & qui avoient même tout l'air de liberté que donne la joie ? Il n'étoit pas tems d'écouter la haine pour s'emporter à des incivilités grossieres. Le Duc & le Comte offrirent la main à Marguerite. Elle l'accepta , en souriant malgré elle d'une si étrange rencontre. Il fallut se reposer un moment des fatigues de la Mer. La conversation se lia si heureusement, qu'en moins d'une heure, non-seulement la Reine & le Comte de Warwick oublièrent tous leurs ressentimens pour se lier d'inté-

rêt & d'amitié , mais qu'ils cimentèrent aussi-tôt cette liaison par le mariage du Prince de Galles & d'Anne de Nevill. Le Prince s'étoit rendu de Boulogne à Paris avec le Duc de Sommerfet. On ne remit l'exécution de cet étrange Traité qu'après l'aveu qu'on se crut obligé d'obtenir du Roi de France , qui étoit alors à Amboise avec toute sa Cour. La Reine promit au Comte de s'y rendre , après un voyage fort court qu'elle meditoit chez le Roi de Sicile son pere.

Si l'on se rappelle toutes les raisons qu'ils avoient de se détester , & par quels progrès leur haine avoit dû parvenir au comble , on ne sera pas surpris que j'aye annoncé cet événement comme un de ces coups extraordinaires de la fortune qui ne tirent aucune vraisemblance de la force ni de la gravité des temoignages , & qu'on ne trouve pas moins incroyables après s'être bien convaincu qu'ils sont certains. Les Nevills avoient fait profession d'être les Ennemis déclarés de la Reine dès qu'elle étoit montée sur le Trône , & leurs anciennes liaisons avec le

Duc d'Yorck les attachoient autant aux intérêts de la Maison que leur ressentiment contre celle de Lancastre. Le Comte avoit tué de sa main le premier Duc de Somerset. C'étoit par son ordre que Montaignu son frere avoit fait trancher la tête au Second. Quelque panchant qu'on ait à relever la vertu de Marguerite, il ne paroît pas douteux qu'ils n'eussent été tous deux ses Amans. En faut-il d'autre preuve que la cruelle vengeance qu'elle en avoit tirée sur le Comte de Salisbury ? Warvick l'avoit regardée tellement comme une marque de haine personnelle, qu'il étoit entré autant de fureur que de courage dans tout ce qu'il avoit entrepris à la suite pour la ruine de son mari, & pour la sienne. Le piège qu'elle lui avoit tendu, dans une perfide negociation où elle avoit employé pour le perdre ce qu'il avoit de plus cher, étoit un autre outrage qui avoit redoublé tous ses transports. Il n'y avoit que l'amour qui eût été capable de balancer de si furieux sentimens, lorsqu'il avoit pensé à rechercher son secours pour se venger de la trahison d'Edouard à

laquelle il avoit encore été plus sensible. Mais ayant surmonté enfin sa passion pour Elisabeth Woodwille , il avoit retrouvé dans son cœur tout le poison qu'il y avoit nourri si longtemps contre la Reine ; & n'en eût-il conservé que le ressentiment du supplice de son pere , c'étoit assez pour ne jamais attendre d'un homme si fier que des marques sanglantes de haine & de fureur. Du côté de Marguerite , les motifs de ces deux passions étoient encore plus puissans, puisqu'au ressentiment inveteré de mille offenses , elle joignoit la douleur toujours subsistante de sa ruine & de la captivité de son mari , qui étoient uniquement l'ouvrage du Comte, & , ce qui étoit peut-être capable de faire encore plus d'impression sur elle , le temoignage qu'elle se rendoit , que n'ayant jamais cherché qu'à lui nuire , elle devoit aussi peu compter sur l'extinction de sa haine , que le croire capable d'attendre d'elle une reconciliation sincere.

Mais le cœur des Grands n'a proprement qu'une passion , dont toutes les autres suivent la loi & à laquelle

elles sont ordinairement sacrifiées. C'est l'intérêt présent, quel qu'en soit l'objet ; & celui de la Reine & du Comte consistant alors également à perdre Edouard, il leur faisoit oublier tout ce qui leur paroïsoit plus éloigné, & qui leur étoit par conséquent moins sensible.

Je joindrois à ces réflexions un autre sujet d'étonnement, si je ne trouvois dans les Historiens une grande variété d'opinions sur ce qui me paroît capable de le causer. Par le Traité de la Reine & du Comte, le Duc de Clarence devenoit beau-frere du Prince de Galles comme il étoit gendre du Comte de VVarvvick, & c'étoient sans doute des nœuds bien étranges que ceux qui lioient volontairement l'Héritier présomptif de la Couronne aux plus mortels Ennemis de sa Maison & de ses propres droits. Mais quoique plusieurs Ecrivains attribuent cet aveuglement à l'empire que Mylady Nevill conservoit encore sur le Duc, d'autres assurent avec plus de vraisemblance que n'ayant approuvé que malgré lui des conventions auxquelles il lui auroit peu

servi de s'opposer, il forma dès ce moment les résolutions que nous lui verrons bien tôt exécuter ; quoique ceux qui sont d'une opinion différente les rapportent plus tard, & les attribuent à d'autres causes.

Marguerite étant partie pour Angers, où le Roi son Pere avoit obtenu la liberté de revenir, le Comte de VVarvvick, obligé de laisser quelque tems à la Duchesse de Clarence pour réparer les suites de son accident, résolut de ne pas demeurer oisif à Dieppe pendant le séjour qu'il y fit faire à sa famille. La France n'étoit pas mieux avec Charles, nouveau Duc de Bourgogne, qu'avec le Duc de Bretagne ; & ces deux Princes ne se bornant point aux embarras qu'ils avoient causez par terre au Roi leur souverain, tenoient quelques Armateurs dans la Manche, qui avoient repandu l'allarme sur toute la côte. Outre une espèce d'indignation dont le Comte ne put se défendre en songeant quel risque il avoit couru de la part des Vaisseaux Flamands, qui dans l'intime liaison de leur maître avec l'Angleterre n'au-



soient pas manqué de le livrer à  
 Edouard s'ils l'avoient surpris sans  
 défense , il crut se faire un mérite  
 considerable auprès de Louis XI. en  
 purgeant ses côtes de ces incommo-  
 des Observateurs. Il équipa promp-  
 tement deux Vaisseaux mal en or-  
 dre , qu'il trouva dans le Port de  
 Dieppe , & choisissant dans la gar-  
 nison de la Ville & du Château  
 deux cens hommes des plus résolus ,  
 il entreprit de donner la chasse aux  
 Ennemis de la France. La fortune  
 seconda si heureusement son coura-  
 ge , qu'après en avoir coulé quel-  
 ques-uns à fond , il se saisit d'un  
 Vaisseau Marchand qui revenoit  
 d'Italie en Flandres , chargé d'une  
 infinité de richesses. Outre l'avan-  
 tage qu'il en tira dans son infor-  
 tune , par la générosité du Roi , qui  
 lui accorda la confiscation d'une  
 proie si riche , ses inclinations ga-  
 lantes trouverent l'occasion de se sa-  
 tisfaire en rendant la liberté à une  
 jeune Dame de Florence qui avoit  
 été livrée malgré elle par son pere à  
 un Marchand de Bruges. Elle en  
 étoit aimée avec une si folle passion ,  
 que dans le désespoir de n'avoir

pu obtenir sa tendresse , il l'avoit achetée de son pere pour la somme de trente mille marcs , qui foisoient la principale partie de son bien. Cependant , le Comte qui apprit d'elle-même la violence qu'on lui avoit faite , & à quel point son Amant lui étoit odieux , ne balançoit point à la delivrer d'un si triste esclavage , & compta pour rien le désespoir de ce Tyran , qui se précipita dans la Mer en la voyant arracher de ses bras. Il rentra dans le Port de Dieppe , plus satisfait d'avoir sauvé de l'oppression une des plus belles femmes du monde , que du riche Butin qu'il avoit enlevé aux Ennemis du Roi ; mais ce qu'il n'auroit pas fait , s'il en eût pénétré les suites , il demanda pour marque de reconnoissance à cette belle Etrangere , suivant l'usage apparemment de la Chevalerie , qui étoit encore en honneur , la permission de la conduire à Amboise , où son dessein n'étoit que de la presenter au Roi comme le plus précieux fruit de sa victoire.

Ayant pris son chemin par la Capitale de la France , ce fut un specta-

cle extrêmement doux pour lui que  
 les acclamations qu'il reçut sur toute  
 sa route pour l'important service  
 qu'il venoit de rendre à l'Etat. Il  
 s'étoit acquitté de la reconnoissance  
 qu'il alloit devoir à la Nation, avant  
 le bienfait qu'il en vouloit obtenir.  
 Mais il ne fut pas moins sensible au  
 plaisir de trouver dans le Prince de  
 Galles un Amant si passionné pour sa  
 fille, que la nouvelle imprévüe de son  
 mariage jetta ce jeune Prince dans des  
 transports de joie qui firent crain-  
 dre pour sa vie. La Reine sa mere ,  
 en lui faisant donner avis de son  
 arrivée , n'avoit pas jugé qu'elle  
 dût lui déclarer son Traité avec le  
 Comte , sans l'avoir communiqué  
 au Roi , dont elle vouloit s'assu-  
 rer un accueil favorable par cette  
 déférence , & le Comte même ,  
 qui passoit à Paris pour ses affai-  
 res particulieres , ne pensoit point  
 à le prévenir là-dessus avant que  
 d'avoir rejoint Marguerite à Am-  
 boise. Mais sa fille avoit des motifs  
 qui ne s'accommodoient point de  
 cette lenteur. A peine fut - elle à  
 Paris , que s'aidant de l'amitié &  
 des soins de Mylady Nevill , elle fit

avertir le Prince par un billet. L'avis étoit vague , & n'y comprenant rien de plus certain que l'arrivée de sa Maîtresse , il n'avoit point d'autre impatience que celle de la recevoir. Cependant , le Duc de Sommerfet , qui lui tenoit lieu de Gouverneur , regarda certe visite comme une démarche si peu indifferente , que s'y étant opposé avec des raisons pleines de sagesse , il causa aux deux Amans le plus sensible chagrin qu'ils pussent recevoir. Enfin , le Comte s'aperçut de l'agitation de sa sœur & de sa fille. Il en apprit la cause , & loin de la condamner , il se chargea de communiquer lui-même au Prince une resolution à laquelle il avoit ignoré qu'il dût être si sensible. Sa visite fut un autre embarras pour Sommerfet , qui tremblant pour le précieux dépôt que la Reine avoit confié à ses soins , osoit à peine recevoir un ennemi terrible dont il ne pouvoit penetrer les intentions. Sa défiance augmenta encore , lors que l'ayant d'abord reçu sans être accompagné du Prince , il l'entendit parler d'un engagement qu'il trouva sans vraisemblance

ce ; & quoique l'opinion qu'il avoit d'un si grand homme ne lui permettoit point de le croire capable d'un lâche artifice , il résista long - tems à des apparences , qui pouvoient couvrir quelque danger pour le Prince. Ces allarmes furent enfin dissipées , & la joye du Prince de Galles devint pour le Comte une nouvelle raison de se féliciter de son Traité.

Il ne s'appercevoit point pendant ce tems-là que le Duc de Clarence se fût refroidi pour lui , & s'étant accoutumé à le regarder comme un ami aussi attaché à lui par leurs entreprises communes que par la qualité de son gendre , il continuoit de le voir avec la même confiance. Cependant , les dispositions du Duc étoient changées. Il n'avoit pu supporter les engagemens que son Beau-pere avoit pris contre ses intérêts , & contre les motifs mêmes par lesquels il s'étoit laissé engager dans sa querelle. D'ailleurs, soit que son ressentiment lui rendît déjà odieux tout ce qui appartenoit au Comte , soit au contraire qu'ayant commencé à se refroidir pour Mylady Nevill, la honte de son inconstance servit de plus en

20

plus à l'irriter , il cessa de la voir pour s'attacher à l'Italienne que le Comte menoit à Amboise. Ce fut entr'eux une nouvelle semence de division , quoique les apparences fussent encore assez bien menagées pour en retarder l'éclat. Le Comte avoit perdu sa femme à Calais l'année d'auparavant , & son penchant pour la galanterie en étant moins resserré par la bienséance , il s'observoit beaucoup moins que le Duc , qui avoit tout à la fois la Duchesse son épouse & une ancienne Maîtresse à menager. Aussi ne se contraignit-il point pour amuser son Etrangere à Paris par toutes sortes de plaisirs & de Fêtes , tandis que le Duc de Clarence , agité de mille nouveaux sentimens , étoit réduit par les conjonctures à se faire violence pour les dissimuler.

Ils ne laisserent point de se rendre ensemble à la Cour de Louïs. Ils y trouverent la Reine , qui avoit déjà fait venir le Prince de Galles auprès d'elle. Louïs étoit trop irrité du secours d'hommes & de munitions qu'Edouard avoit envoyé contre lui au Duc de Bretagne ,

pour ne pas faïſſir ~~av~~ <sup>au</sup>ment une ſi belle occaſion de le ~~chag~~ <sup>mer</sup> à ſon tour. Il reçut non ſeulement la Reine , mais les Seigneurs qui s'étoient réunis pour lui compoſer un Cortége , avec les marques de la plus vive affection , & ne ſe bornant point à les plaindre , il leur offrit tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour le retabliſſement de leurs entrepriſes & la réparation de leur fortune. Ses faveurs & ſes diſtinctions s'attachant ſpécialement au Comte de Warvvick , il l'aſſura que quelque deſſein qu'il pût tenter , il trouveroit toujours en France & du ſecours pour l'entreprendre & des applaudisſemens après avoir réuſſi. Le Vaiſſeau Flamand , dont la dépouille montoit à ſoixante mille livres , ſomme alors importante , lui fut donné avec beaucoup de nobleſſe ; & Louïs , que ſon air froid & reſſerré n'empêchoit pas de ſçavoir obliger fort galamment , ajouta qu'en faiſant ce préſent au Comte , il lui reſtoit encore à ſ'acquitter du ſentiment après avoir récompénſé le ſervice.

Ainſi , Marguerite, en s'ouvrant

à ce Prince sur les nouvelles vûes qu'elle avoit formées à Dieppe , ne put manquer de le trouver disposé à les approuver. Le Traité fut conclu en sa présence avec toutes les formalitez qu'il auroit apportées au mariage de son propre fils. Le Comte de VVarvvick, & le Duc de Clarence même , qui étoit trop engagé pour secouer si-tôt le joug , promirent par écrit de prendre les armes aussitôt qu'ils auroient fait leurs préparatifs , & de ne les point abandonner qu'ils n'eussent remis Henri de Lancastre sur le Trône, pour le posséder lui & ses heritiers. On ajoûta néanmoins à cet article , une clause que le Comte de VVarvvick proposa au Roi & à la Reine sans avoir été sollicité par le Duc. Il vouloit prévenir des reflexions qu'il croyoit encore à naître , & qu'il étoit lui-même surpris de n'avoir pas vû faire à son gendre. On stipula que si Henri & le Prince de Galles mourroient sans enfans , la Couronne reviendrait au Duc de Clarence , ou au jeune Edouard son fils , qui lui étoit né en passant la Mer. L'administration du Royaume jusqu'à la



majorité du Prince de ~~Gales~~, fut promise aux deux Seigneurs ; par la Reine , qui representoit dans ce Traité le Roi son mari. Enfin, Loüis prenant part aussi à l'engagement , promit que de son côté il équiperoit une Flotte qui seroit prête dans six mois , & dont le commandement seroit donné au Comte de VVarvvick pour l'exécution de tant de grands desseins.

Dans le tems que tout sembloit favoriser les desirs de la Reine , elle apprit du Comte de VVarvvick qu'il étoit arrivé à Calais une Dame Angloise , chargée de divers ordres d'Edouard pour la Cour de France , & que Vaclerc de qui il recevoit cette nouvelle ne doutoit pas que ce ne fût pour faire au Duc de Clarence & à lui-même quelques propositions d'accommodement. La Reine devina plus juste. Elle ne put se persuader qu'Edouard recherchât l'amitié du Comte après le dernier outrage qu'il en avoit reçu ; mais déguisant ses idées , elle se contenta de lui faire remarquer qu'il y avoit beaucoup plus d'apparence que cette deputation regardoit uniquement le

Duc de Clarence, son gendre, & que ce soupçon suffisoit pour leur faire garder plus de mesures avec lui. En effet, la Dame Trott, qui arriva peu de jours après, & qui étoit celle qu'Edouard avoit choisie pour la charger de ses ordres, confessa d'abord à cette Princesse qu'elle étoit envoyée pour faire honte au Duc de l'attachement qu'il venoit de jurer à la Maison de Lancastre, & que les liaisons qu'elle avoit eues avec la Duchesse de Clarence ayant fait croire au Roi qu'il pouvoit s'ouvrir librement à elle, il lui avoit dévoilé plusieurs secrets d'importance.

Cette fidelle amie de Marguerite étant arrivée le soir à Amboise, avoit pris le tems de la nuit pour se procurer une conference avec elle. Elle se felicitoit d'avoir été choisie par Edouard dans une occasion où la confiance qu'il avoit eue pour elle la mettoit en état non-seulement de rendre des services signalez à sa Reine, mais de la sauver de plusieurs perils dont elle la croyoit menacée. Et se flattant que son artifice meritoit un nom plus hono-

rable que celui de trahison , en lui  
 apprit tout d'un coup qu'avec les  
 sollicitations qu'elle étoit chargée  
 de faire au Duc pour le rappeler  
 en Angleterre , elle avoit ordre de  
 l'engager par des promesses extra-  
 ordinaires à profiter de la familia-  
 rité où le Roi son frere sçavoit déjà  
 qu'il vivoit avec Marguerite & le  
 Prince de Galles , pour les faire tom-  
 ber entre les mains de quelques An-  
 glois qui s'étoient rendus sur la  
 Frontière de Bretagne dans le des-  
 sein de les enlever. Les motifs qu'elle  
 avoit à donner au Duc étoient ceux  
 qu'il est naturel de s'imaginer ; mais  
 rien n'étoit si flatteur que les promes-  
 ses d'Edouard, puisqu'il lui laissoit le  
 choix ou de l'administration de l'E-  
 tat , qu'il vouloit lui abandonner  
 sans réserve , ou du Gouvernement  
 perpétuel de l'Irlande pour lui &  
 ses descendans , avec tous les hon-  
 neurs du pouvoir absolu. Il n'étoit  
 point question du Comte de War-  
 vick ; comme si le mépris eût suc-  
 cédé , avec la haine , à la reconnois-  
 sance qu'Edouard devoit à ce Hé-  
 ros , & que les circonstances de sa  
 dernière fuite l'eussent persuadé

qu'il n'avoit plus rien à redouter de son impuissance.

Ce que la Reine comprit le mieux dans ce recit , fut qu'Edouard étoit vivement allarmé de ses preparatifs ; mais n'osant prendre aucune resolution touchant le Duc de Clarence sans avoir consulté le Comte , elle fit trouver bon à la Dame Trott qu'il fût appelé sur le champ à ce conseil. Il frémit du projet de l'enlèvement , & piqué comme il étoit déjà contre le Duc , il souhaita d'abord que Marguerité laissât la liberté à sa Confidente de s'acquitter auprès de lui de toutes ses commissions , pour s'assurer de ses vrais sentimens par sa reponse , & supposé qu'il consentît à la proposition de son frere , pour le punir d'avance de sa trahison comme s'il l'eût déjà commise. Mais cette chaleur s'étant refroidie par d'autres reflexions , il pensa comme la Reine & comme sa Confidente , qu'il suffisoit que celle-ci lui représentât de la part d'Edouard les raisons qu'il avoit de rompre avec les Ennemis de sa Maison , & qu'elle lui fit valoir les deux offres de son frere. Outre que

que c'étoit assez pour approfondir ses dispositions , le Comte se rappella les intérêts de la Duchesse sa fille , dont le sort ne pouvoit être que fort à plaindre s'il venoit à rompre d'une maniere éclatante avec son mari ; & cette considération le fit même passer sur d'autres motifs , qui n'auroient eu que trop de force pour le mettre aux mains avec le Duc , s'il en avoit eu un prétexte aussi specieux que son horreur pour la trahison.

La Dame Trott se reduisit donc , par l'ordre de la Reine , à représenter secretement au Duc de Clarence , que c'étoit se trahir lui-même que de s'emploier à rétablir Henri sur le Trône. Son frere n'avoit qu'une fille pour tout fruit de son mariage. Pouvoit-il être plus près de la Couronne ; & l'esperance de la succession de Henri , après le Prince de Galles , étoit - elle comparable aux droits certains qu'il tiroit de sa naissance dans des conjonctures si favorables ? D'ailleurs , quelle injure avoit-il reçue du Roi son frere qui ne pût être avantageusement réparée par ses bienfaits ?

Ces raisons parurent l'ébranler. Cependant , soit qu'il fût retenu par la confusion de changer avec tant de promptitude & de legereté , soit , comme il est beaucoup plus vraisemblable , que l'amour dont il étoit enflammé pour l'Italienne lui fit remettre à se déterminer après en avoir obtenu les faveurs qu'il commençoit à se promettre , il ne fit point une réponse assez claire pour laisser pénétrer ses veritables intentions.

Cette espèce d'incertitude , où il affecta de s'envelopper , ne trompa point le Comte. Eclairé par les soupçons de la jalousie , il s'attacha à la dernière de ces deux conjectures. Dès ce moment il commença à le regarder tout à la fois comme un Traître , dont les observations étoient à redouter ; & comme un Rival assez passionné pour sacrifier les vûes de sa politique à son amour. Il lui devint si odieux sous l'un & l'autre titre , que ne le ménageant plus que pour l'intérêt de sa fille , il pensa sérieusement à faire repasser la Mer à la Duchesse , dans la seule vûe de se délivrer de cette con-

trainte lorsqu'il la verroit rétablie dans la faveur d'Edouard , de qui il étoit naturel qu'elle attendît tout ce qu'elle avoit à espérer de la fortune pour elle & pour son fils. Cette résolution n'étoit point contraire aux engagemens qu'il avoit pris avec la Reine. Dans la supposition du succès qu'il se promettoit pour leur entreprise , il n'avoit point d'embarras pour le sort de sa fille ; mais si leurs espérances étoient malheureusement renversées , il se trouvoit porté par la tendresse paternelle à lui assurer un azile dans le lieu où elle devoit naturellement le chercher.

A cette vûe , il en joignit une qui n'intéressoit que lui & qui devenoit plus pressante de jour en jour. Son âge lui faisoit craindre que toute sa réputation & tout son mérite n'eussent moins de force pour toucher le cœur de son Italienne que la jeunesse du Duc. Cette passion croissant de jour en jour jusqu'à troubler son repos , il esperoit que le départ de la Duchesse seroit pour son mari une nouvelle raison de précipiter le sien , & qu'il se trouveroit dé-

livré tout à la fois d'un Ami suspect & d'un Rival dangereux. Il fit goûter son dessein à la Reine sous celle de ces deux couleurs qui sembloit convenir à leurs intérêts communs. Le retour de la Dame Trott, que cette Princesse étoit résolue de renvoyer à Londres , lui parut une occasion telle qu'il la souhaitoit pour sa fille. Il la menagea même avec tant d'adresse que le Duc sollicité par sa femme , qui entra volontiers dans les vûes de son pere , consentit secretement à son depart , & lui fit entendre que son dessein étoit de la rejoindre bien-tôt ; tandis qu'Edouard , la voyant arriver avec son fils , se persuada aisément que c'étoit à la Dame Trott qu'il avoit l'obligation de cette conquête , & crut avec la même facilité tout ce qu'elle lui raconta de sa négociation.

Cependant , l'Italienne , dont je ne trouve le nom dans aucun Historien , étoit plus sensible aux soins du Comte qu'il n'osoit se le figurer , & dans la complaisance qu'elle marquoit pour le Duc , elle ne cherchoit qu'à deguïser ses veritables



sentimens , pour irriter ceux d'un homme à qui elle auroit voulu appartenir plus solidement que par une galanterie passagere. Le Comte étoit veuf. Elle ne se promit pas moins que d'enflammer sa passion jusqu'à lui faire prendre le parti de l'épouser. C'étoit oublier d'où il l'avoit tirée , & quelle opinion il avoit dû se former de la sagesse d'une fille qu'il avoit trouvée comme entre le bras d'un Amant. Aussi ne pensoit-il qu'à s'en faire une maîtresse. Mais les vaines imaginations dont elle se repaissoit servirent bientôt à le rendre heureux du côté de l'amour , & à lui faire tirer des utilités plus solides d'une intrigue qui n'est ordinairement qu'un badinage dans la vie d'un Heros. Ayant pris occasion de ses plaintes pour lui laisser pénétrer une partie de ses vûes , elle prétendit justifier la complaisance avec laquelle elle recevoit le Duc par l'envie qu'elle avoit de rendre un service essentiel à la Reine & au Comte , en retenant en France par les liens de l'amour , un homme qui n'avoit plus d'autre motif pour y demeurer ; & continuant

de lui apprendre les dispositions du Duc , elle lui raconta qu'avant le départ même de sa femme , il lui avoit proposé de passer avec lui en Angleterre , où il lui promettoit de la rendre heureuse par une tendresse & une constance éternelle. Elle ne fit valoir le sacrifice qu'elle faisoit de ces offres , que pour amener le Comte à penser qu'avec la moindre apparence d'obtenir de lui ce qu'elle osoit en attendre , elle pouvoit continuer d'amuser le Duc aussi long-tems qu'il le jugeroit nécessaire à ses intérêts , & le rendre aussi utile à ses entreprises , qu'il avoit pu l'espérer lorsqu'il l'avoit engagé à prendre parti contre son frere.

On ne dit point si le Comte s'oublia jusqu'à flatter sa vanité par quelques promesses ; mais comprenant qu'en effet elle pouvoit servir à lui attacher le Duc , il fut charmé d'une ouverture qui satisfaisoit tout à la fois sa politique & son amour ; & soit qu'il prît droit de la nécessité qu'il y avoit pour lui d'être assuré de sa bonne foi pour y prendre quelque confiance , soit qu'elle eût assez de foiblesse pour oublier ses pro-

pres vûes , ou pour s'en fier à des  
 espérances vagues après lui avoir  
 fait l'aveu de ses sentimens , il ob-  
 tint des gages de sa tendresse qui le  
 rassurerent entierement contre les  
 prétentions de son Rival.

Après le mariage du Prince de  
 Galles , qui avoit été célébré à Am-  
 boise avec beaucoup de magnifi-  
 cence , Louis XI. avoit pensé si  
 sincerement à l'exécution de ses pro-  
 messes , que dans un terme beau-  
 coup plus court qu'il ne se l'étoit  
 imposé, il avoit équipé une Flotte au  
 Havre-de-Grace sous le commande-  
 ment du Bâtard de Bourbon. Les  
 Ducs d'Excester & de Sommerfet  
 s'étant hazardés dans cet intervalle à  
 repasser en Angleterre , pour y ré-  
 veiller les Partisans de la Maison de  
 Lancastre , ils étoient revenus avec  
 d'heureuses assurances de la disposi-  
 tion où ils les avoient trouvés Vau-  
 clerc s'étoit mis , de son côté , en  
 état de servir le Comte , en se dé-  
 faisant adroitement de quelques  
 Emissaires du Duc de Bourgogne ,  
 qui sembloit avoir reçu d'Edouard  
 la commission de veiller à la sû-  
 reté de Calais & à la conduite du

Gouverneur. Ainsi avec le secours d'argent, que la Reine avoit manlié de toutes parts, il sembloit que rien ne pût retarder son embarquement & l'exécution des grands desseins qui avoient été formez avec tant de préparatifs. On s'étonnoit qu'Edouard parût si tranquille, à la veille du nouvel orage qui le menaçoit, qu'il negligât même d'assembler une Armée, & de donner des ordres pour la garde de ses côtes. Cette sécurité ne pouvoit venir en apparence que de la pensée où il étoit que le Comte de VVarvick ne tenteroit rien sans son frere, & de l'adresse que la Dame Trott avoit eue à lui persuader, non-seulement que ce Prince ne tarderoit point à suiivre son épouse, mais qu'il n'étoit resté en France que pour traverser sourdement les nouveaux desseins de ses Ennemis. Cependant, quoique ces raisons fissent une partie de sa confiance, il en avoit une autre qui étoit beaucoup plus juste, & qui auroit été capable de renverser dans leur source tous les projets de la Reine, si l'habileté du Comte de VVarvick

ne les eût conduits-heureusement.

Le Duc de Bourgogne qui portoit un autre jugement qu'Edouard des preparatifs qui se faisoient en France , & de l'importance d'une entreprise dont le Comte étoit le chef , avoit fait approuver à son beau-frere que pour lui marquer son zele , il armât tous les Vaisseaux de Guerre qu'il avoit dans les Ports , & qu'il s'avançât jusqu'à l'embouchure de la Seine pour combattre la Flotte Françoisse lorsqu'elle mettroit à la voile. Cette officieuse ardeur du Duc venoit peut-être moins de son amitié pour Edouard que de son ancienne aversion pour Louïs XI. & du ressentiment particulier qu'il nourrissoit contre Warwick depuis qu'il lui avoit enlevé ou coulé à fond plusieurs Vaisseaux. Mais il avoit préparé effectivement une Flotte fort supérieure à celle de France , & le Bâtard de Bourbon averti qu'on l'avoit vû paroître, ne voulut point exposer les Vaisseaux du Roi au risque d'un combat trop inégal. Ce contre-tems desespera le Comte , qui s'étoit déjà rendu au Hâvre avec la Reine & le Prince de

E s

Galles. Il retourna à la Cour , pour conjurer le Roi de ne pas se rebuter d'un obstacle si léger , & de se reposer de l'événement d'une bataille sur sa conduite & son courage. Ayant obtenu la permission qu'il desiroit , il se hâta de regagner le Hâvre , & se mettant en Mer dès la même nuit , il se presenta le lendemain avec une merveilleuse intrepidité à la Flotte Flamande , qui se flattoit déjà de l'avoir bloqué pour long-tems dans son Port. Il n'avoit que neuf Vaisseaux contre seize ; mais les ayant divisés en trois Escadres , il leur menagea le vent avec tant d'adresse , qu'ayant attaqué brusquement les Ennemis de trois côtés , il les jeta d'abord dans une confusion dont il leur devint impossible de se remettre. Eloignés comme ils étoient de s'attendre à une attaque si vive , ils n'avoient point gardé assez de distance entr'eux pour tirer quelque avantage du nombre ; de sorte que ceux qui étoient au centre devenant inutiles au combat par les bornes étroites où ils se trouvoient resserrés , & n'ayant pour se mettre au large que le seul endroit

que le Comte leur avoit laissé ouvert, & par lequel ils ne pouvoient sortir de leurs rangs sans avoir directement en poupe un vent fort impetueux, ils ne faisoient qu'embarrasser les autres qui étoient pressés par le Comte avec son impetuosité ordinaire. Il en coula quatre à fond avant que Bonneville, leur Amiral, eut conçu nettement quelle methode il devoit employer pour se defendre. Le vent ayant redoublé tout d'un coup avec beaucoup de furie, les Flamands jugerent à propos de profiter, pour fuir, d'un incident qui sembloit excuser en même tems leur defaite, & n'ayant besoin que d'étendre leurs voiles pour gagner directement leurs Ports, ils y allerent publier que le Comte de Warwick devoit sa victoire à la tempête.

Pour lui, dedaignant la facilité qu'il auroit eue à les poursuivre, il remonta au Hâvre, avec autant de peine qu'ils en avoient peu à s'éloigner. Là, sans être tenté de l'inutile honneur d'aller recueillir des applaudissemens à la Cour, il ne se donna que le tems d'attendre la

fin de la tempête , & pressant aussitôt la Reine de s'embarquer , il alla heureusement prendre terre au Port de *Darmouth*.

A peine avoit-il quatre mille hommes sur sa Flotte , car Louis XI. avoit été plus fidele que liberal dans l'exécution de ses promesses , comme si son unique but eût été d'entretenir la division parmi les Anglois , pour leur ôter le pouvoir de se mêler de ses affaires. Cependant , Warwick n'eut pas plutôt paru sur la côte avec cette petite Troupe , qu'il se vit à la tête d'une Armée. Elle s'accrut en peu de jours jusqu'au nombre de soixante mille hommes. Aussitôt , il fit proclamer Henri VI. , suivant son ancien projet , & publier au nom de ce Prince un ordre à tous ses Sujets depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante , de prendre les armes pour chasser le Tyran & l'Usurpateur.

Edouard qui avoit essuyé , depuis qu'il étoit sur le Trône , assez de marques de l'inconstance de la fortune , pour avoir appris par sa propre experience à se desier des perils dont il étoit environné dans



sa situation , n'en parut pas plus allarmé à la premiere nouvelle du débarquement du Comte. Le souvenir des dernieres circonstances dans lesquelles il l'avoit forcé de prendre la fuite ; & la reponse qu'il avoit reçu de Mylord Stanley , lui persuadoit encore que la vengeance ne lui inspireroit jamais que des desirs inutiles. D'ailleurs , il comptoit toujours sur le retour de son frere , sans lequel il ne pouvoit s'imaginer qu'aucun de ses Sujets osât prendre les armes contre lui ; & l'artificieuse Trott ne manquoit pas de l'entretenir dans toutes les preven-tions qui étoient capables d'augmenter cette trompeuse securité. Lorsqu'il eut appris , non-seulement que son Ennemi avoit été reçu du Peuple avec une affection qui se declaroit assez par l'Armée nombreuse qu'il avoit deja sous ses ordres , mais que le Duc de Clarence étoit avec lui , reconnoissoit Marguerite pour sa Reine , & n'avoit pas fait difficulté de consentir à la proclamation de Henri , sa temeraire confiance se changea dans une consternation qui lui fit perdre jusqu'au

courage dont on ne lui reprochoit point d'avoir jamais manqué. Il donna ordre à la vérité de lever des Troupes , & marqua le quartier d'assemblée dans la Plaine de Nottingham ; mais tremblant aux nouvelles qu'il recevoit à chaque moment de la défection de quelqu'un de ses amis , incertain à qui il devoit prendre confiance , & n'osant se livrer à ses propres Gardes , au lieu de tenir la Campagne avec l'Armée qu'on s'étoit hâté de lui lever il se renferma à quelque distance de son Camp, dans le Château de Lins , petite Ville de la Province de Lincoln , qui est située sur le bord de la Mer.

Des allarmes si peu déguisées ne servirent qu'à repandre la même épouvante dans toutes les Provinces qui avoient encore quelque panchant à lui demeurer fideles. Mais il ne pouvoit soutenir la pensée que son frere eût entrepris de remettre Henri sur le Trône ; & continuant de se tromper sur ce qui devoit causer ses plus justes craintes , il se persuadoit encore que s'il pouvoit gagner le Duc de Clarence , le reste

étoit si peu redoutable pour lui, qu'il devoit se réjouir au contraire que le Comte de Warvvick fût venu se livrer entre ses mains. Dans cette idée, il fit partir encore une fois la Dame Trott pour renouveler ses efforts auprès du Duc, & il voulut que la Duchesse son Epouse parût aussi pour y joindre ses sollicitations.

Non-seulement le Duc de Clarence avoit passé la Mer avec la Reine, mais aussi ardent qu'elle à souhaiter la ruine de son frere, il avoit déjà inspiré les mêmes sentimens à tous ses amis, & malgré les défiances que Marguerite avoit eues de ses intentions, elle étoit forcée tous les jours par de nouvelles preuves, de le regarder comme un de ses plus zelés Partisans. Il falloit, dit Rapin, *qu'il eut perdu le sens commun* pour abjurer si follement ses propres intérêts, & l'on ne concevoit pas par quelle injure Edouard avoit pu s'attirer cet excès de haine. Mais on ignoroit quelle part l'amour avoit à la conduite du Duc. L'Italienne avoit tenu jusqu'alors sa promesse au Comte de Warvvick. Elle entretenoit si adroitement les espe-

fances de son Rival , qu'elle sem-  
bloit prendre de jour en jour un  
nouvel ascendant sur lui. En fei-  
gnant d'être sensible à sa tendresse ,  
elle étoit parvenue à lui faire enten-  
dre qu'elle lui reservoit les faveurs  
de l'amour après le succès de l'en-  
treprise du Comte , par cette seule  
raison que se flattant de l'épouser  
s'il étoit forcé de retourner en Fran-  
ce & d'y passer le reste de sa vie  
dans une fortune mediocre , elle re-  
nonceroit au contraire à cette vûe  
s'il remontoit dans un degré de  
splendeur qui ne lui permettroit  
point de s'abaisser jusqu'à elle ; &  
que lorsqu'il seroit question de se  
réduire à la qualité de Maîtresse ,  
elle ne balanceroit point à donner  
la preference au Duc. Ainsi , l'éle-  
vation du Comte , & par consé-  
quent le rétablissement de Henri &  
la ruine d'Edouard , lui paroissoient  
des conditions si nécessaires à son  
bonheur , que le desir qu'il en avoit  
étoit proportionné à sa folle passion,  
ou devenoit plutôt une passion lui-  
même à laquelle il auroit tout sacri-  
fié. On prendroit ce recit pour une  
exagération , s'il n'étoit prouvé par

d'autres excès du Duc, qui durèrent aussi long - tems que son aveuglement.

La Duchesse son épouse n'avoit accepté la commission d'Edouard que pour en prendre occasion de l'abandonner & de rejoindre son pere & son mari. Il parut à la Reine qu'il étoit tems aussi de retenir sa fidelle Trott auprès d'elle. Cette double trahison augmenta les terreurs du malheureux Edouard. Burchier, Archevêque de Cantorbery, Montaigu qui avoit trouvé le moyen de faire sa paix avec la Cour après la fuite de son frere, le Comte d'Oxford, l'Archevêque d'Yorck, malgré la faveur où il avoit été auprès d'Edouard depuis qu'il avoit contribué, du moins par sa negligence, à son évafion de Middleham, enfin la plûpart des Seigneurs, dont l'exemple est comme une loi pour le Peuple, s'empresferent de joindre l'Armée de la Reine. Il s'y étoit repandu un air de joie & de fécurité qui sembloit être moins une préparation à combattre qu'à jouir tranquillement d'un bien dont la possession ne devoit pas être dif-

putée. On s'avança dans Lincolshire , à si peu de distance de l'Armée d'Edouard , que les cris des Soldats pouvoient être entendus de l'un à l'autre Camp. Ceux de la Reine ne cessèrent point pendant toute la nuit de crier : *vive Henri , Marguerite & le Comte de Warvick*. Il est demeuré incertain si ce fût la crainte , la legereté , ou les pratiques secretes de quelque Partisan de la Maison de Lancastre , qui produisirent un evenement des plus singuliers dont on connoisse d'exemples ; mais l'Armée d'Edouard qui n'étoit pas inferieure à celle de la Reine , & que plusieurs Ecrivains prétendent même avoir été plus nombreuse , après avoir passé une partie de la nuit dans un profond silence , se mit à pousser tout d'un coup les mêmes cris. Edouard , attentif à tout ce qui se passoit autour de lui , fut le premier à les distinguer. Il les regarda comme le dernier signe de sa perte. Le plan de bataille qu'il méditoit pour le jour suivant avec le Lord Hastings , fut abandonné , & ne pensant plus qu'à se mettre à couvert par la fuite , il

fortit du Château de Lins sans autre suite que ce Seigneur & le Duc de Gloucester son frere , pour gagner le bord de la Mer. L'obscurité favorisa sa marche. Il trouva heureusement sur le rivage un détachement de quatre ou cinq cens hommes , qui avoient été commandés pour la Garde de diverses munitions de Guerre & de bouche , arrivées la veille sur trois petits Vaisseaux qu'on ne faisoit que délivrer de leur charge. La frayeur ou l'inconstance n'ayant point encore gagné ce petit Corps de Troupes , il le fit embarquer sur le champ avec lui. Après tant de révolutions qu'on a lûes jusqu'ici dans cet Ouvrage , s'il y a quelque chose de plus surprenant dans celle-ci , c'est que les circonstances en sont presque les mêmes que celles de la fuite du Comte de VVarvvick.

Abandonnons quelque tems Edouard , que la fortune destinoit à son tour aux plus étranges aventures , & laissons à juger quel fut l'étonnement de Marguerite en recevant les soumissions de trente ou quarante mille hommes qu'elle croyoit prêts à lui disputer le len-

demain ses prétentions par des torrens de sang. Le bruit de la fuite d'Edouard s'étant repandu presque aussitôt qu'il fut embarqué, il ne restoit aucun sujet de défiance, & la Reine ne fit pas difficulté de s'avancer avec le Prince son fils pour remercier ses Sujets de leur promptitude à rentrer sous son obéissance. Les deux Partis se confondirent au même moment, & Marguerite triomphante prit le chemin de Londres à la tête de l'Armée la plus nombreuse qu'on eût peut-être jamais vûe en Angleterre.

Après la fuite honteuse d'Edouard, si la Reine avoit quelque chose à désirer pour se croire Maîtresse absolue dans ses Etats & pour reprendre confiance à la fidélité de ses Sujets, ce fut la rencontre qu'elle fit dans sa route, du Comte de Derby, qui venoit au devant d'elle de la part de la Reine Elisabeth, & qui lui apportoit, avec les soumissions de cette malheureuse Princesse un gage assuré de l'obéissance de tous les Partisans du Roi détrôné. Marguerite étoit trop généreuse & trop sensible pour ne pas



plaindre l'infortune de sa rivale. Après avoir connu le poids de l'adversité par tant d'expériences, elle ne put refuser des marques de compassion au récit du Comte. Elisabeth faisoit sa demeure à la Tour de Londres lorsqu'elle avoit appris l'évasion & par conséquent la ruine de son mari. Quelques Serviteurs fidèles, qui composoient sa Cour, avoient été d'avis qu'elle ne devoit pas quitter cette retraite, & que pouvant espérer de s'y défendre long-tems, il falloit qu'elle attendît l'arrivée de ses ennemis, pour essayer s'il ne lui restoit aucune ressource dans l'affection du Peuple, ou du moins pour obtenir une meilleure composition les armes à la main. Mais elle comprit mieux qu'Edouard que ce n'étoit point par la force qu'il falloit entreprendre de résister au Comte de VVarvvick. Elle mit toute sa confiance dans la générosité de son vainqueur, & ne cherchant point d'autres secours que ceux qui convenoient à la foiblesse de son sexe, elle prit le parti de quitter la Tour pour se réfugier presque seule dans l'Abbaye de

Westminster. A peine y étoit-elle arrivée que son trouble lui avoit causé une fausse couche, qui en donnant la vie à un Prince avoit mis la sienne dans le dernier danger. C'étoit dans cet état qu'elle avoit député le Comte de Derby à la Reine, & que sans parler de conditions, elle ne lui faisoit représenter, pour l'attendrir, que sa misère & ses larmes.

Marguerite, à qui il n'en couloit pas plus pour reprendre le ton majestueux que ses disgraces l'avoient forcée de tempérer si long-tems, que pour suivre les mouvemens de bonté naturelle qu'elle avoit toujours conservée, protesta au Comte qu'elle ne portoit à Londres que des desseins de paix, & qu'elle vouloit qu'Elisabeth & toute la famille d'Edouard en ressentissent les premiers fruits. S'étant tournée ensuite vers le Comte de Warwick, elle lui ordonna de prendre le devant pour aller porter les assurances de son amitié à Elisabeth, & lui donner sa parole qu'aussi long-tems qu'elle voudroit vivre tranquille, il n'y avoit point de distinction & de

faveurs qu'elle ne dût se promettre à sa Cour. On est surpris sans doute de la voir revenir à cette modération après avoir parue plusieurs fois trop emportée dans sa vengeance. Mais outre qu'un cœur tel que le sien avoit été capable de tirer cette leçon de l'adversité, elle sentoît de quelle importance il étoit pour elle de ne pas inspirer trop de frayeur à ceux que la crainte du châtimement auroit pû retenir dans le parti d'Edouard; sans compter qu'après avoir surmonté sa haine pour le Comte de Warvick, il sembloit qu'elle n'eût plus de sentiment qui dût lui coûter à vaincre.

Cependant, en faisant partir le Comte, elle lui recommanda d'être aussi-tôt qu'elle à la Tour, où elle se proposoit d'aller descendre en arrivant à Londres, pour ouvrir elle-même au Roi Henri les portes de sa Prison. Le Marquis de Montaigu, qui étoit venu joindre son frère, prit la conduite de l'Armée. Ce fut peut-être le premier sujet de mécontentement que la Reine donna au Duc de Clarence. Mais avec les justes défiances qu'elle avoit déjà

de lui , la prudence ne lui permettoit pas de s'abandonner sans precaution entre ses mains ; & par quelques motifs qu'il continuât de paroître opposé aux intérêts de son frere , elle comprenoit que le spectacle qu'il alloit avoir à Londres ne pouvoit le flatter beaucoup. Ils y arriverent néanmoins ensemble , & il ne refusa point de se rendre à la Tour avec elle. Le Comte de Warwick s'y trouva pour les recevoir. Il avoit retabli le calme dans l'esprit d'Elisabeth , en lui rendant compte des dispositions de la Reine , & quoiqu'il eût trouvé tous les Habitans de Londres dans la soumission , il avoit employé le reste du tems à les y confirmer.

Marguerite perdit une partie de la satisfaction qu'elle avoit esperée en se reservant le soin d'annoncer elle-même à son mari le changement de sa fortune. Soit foiblesse , soit vertu , ce Prince reçut la declaration de sa liberté avec un soupir , comme s'il eût regretté la solitude & le repos dont il paroissoit qu'on le tirât malgré lui. Il avoit été six ans entiers dans les chaînes.

La

La perte de sa Couronne ne lui avoit pas arraché une seule plainte , & il ne put sortir de la Tour sans s'attendrir jusqu'aux larmes. Mais la Reine s'arrêtant peu à ce qu'il pensoit de sa situation , le pria de se reposer sur elle des soins qui convenoient aux circonstances. Elle le fit monter à cheval , accompagné du Prince son fils , & précédé du Comte de VVarvvick , pour traverser Londres avec un air de triomphe. Il étoit suivi d'un Corps de quatre mille hommes , qu'elle avoit détachés de l'Armée ; précaution superflue à l'égard d'un Peuple accoutumé par tant de résolutions à suivre toujours le torrent de la nécessité présente. D'ailleurs , le seul aspect & la voix du Comte VVarvvick suffisoient pour fixer tous les suffrages. Il donnoit l'exemple à la multitude , en criant à chaque pas , *vive Henri & la Maison de Lancastre* : spectacle étrange pour ceux qui se souvenoient d'avoir entendu sortir de la même bouche , *vive Edouard , & périsse Henri avec tous ses Partisans.*

Le lendemain, tous les Corps de

la Ville s'étant assemblez pour rendre plus regulierement leurs soumissions au Roi , la Religion devint comme le sceau de rétablissement par des prieres solennelles & une Procession publique où ce Prince assista avec les ornemens de la dignité Royale. On convoqua aussi-tôt un Parlement. C'étoit encore une formalité nécessaire pour confirmer le Peuple dans l'obéissance. Mais avant l'Assemblée , qui ne fut indiquée que le 20. Novembre , Marguerite , qui se reposoit desormais avec une confiance sans bornes sur l'attachement du Comte de Warvvick , resolut de passer promptement en France avec le Prince son fils , sous prétexte d'accomplir un vœu qu'elle avoit fait à Notre-Dame de Rouen, mais dans le dessein de concerter avec Louïs XI. des projets qui sont demeurez cachez entr'elle & lui. Cet usage, de s'engager au Ciel par des vœux , étoit alors si commun, que le Comte de Warvvick même en avoit fait un à Glassembury , comme Edouard avoit fait auparavant le sien à Cantorbery , & comme on sçait que

Louis XI. en fit un fort solennel à Boulogne. La Religion n'ayant jamais eu beaucoup de pouvoir sur l'esprit des Grands , ces pratiques de devotion étoient ordinairement le voile de quelque vûe politique ; & l'on n'a pas douté qu'avec l'intérêt que Marguerite avoit à se lier étroitement avec Louis XI. elle n'eût pensé , non-seulement à obtenir de ce Prince qu'il s'opposât par toutes sortes de moyens aux nouvelles entreprises d'Edouard , mais qu'il employât la force ou l'adresse pour l'opprimer , dans l'excès d'infortune & de misere où l'on publioit déjà qu'il étoit réduit.

En s'embarquant à Lynn avec quelques Seigneurs & un petit nombre de Troupes , Edouard s'étoit proposé de gagner l'Ecluse & de se refugier dans les Etats du Duc de Bourgogne son beau-frere. Mais à peine eut-il perdu de vûe la côte , qu'il fut poursuivi par sept ou huit Corsaires Allemans , qui sembloient attendre leur Proie. Il étoit heureusement sur un Vaisseau fort léger. A la faveur d'un brouillard épais , qui se leva vers le milieu du jour ,

il se déroba quelque tems à la vûe de ses Ennemis ; mais n'ayant osé avancer qu'avec beaucoup de précautions , dans une Mer dont l'obscurité de l'air augmentoit le danger , & conduit par des Matelots qui ne s'étoient peut-être jamais éloignés de leurs côtes , il retomba l'après midi dans les mêmes frayeurs lorsque le brouillard s'étant dissipé il apperçut les Corsaires qui continuoient de le poursuivre. Leur avidité se seroit peut-être refroidie s'ils avoient sçu combien ils avoient peu de fruit à esperer de leurs peines. Non - seulement Edouard & sa suite étoient sans argent , mais le Bâtiment sur lequel ils se trouvoient n'étant qu'un Vaisseau de transport , il étoit si mal pourvu de vivres, qu'avant la fin du jour ils se virent sans Pain & sans autre nourriture ; cependant , ne pouvant échapper aux Corsaires qu'en redoublant leurs efforts pour gagner la terre , ils s'approcherent de la côte avec si peu de mesures , que ne s'étant point apperçus que la Mer descendoit , ils donnerent dans un banc de sable d'où il leur fut impossible de se



degager. Les Esterlins (c'étoit le nom que les Anglois donnoient aux Corsaires de la Basse Allemagne, parce que ce Pays est à l'Est d'Angleterre) se crurent assurés de leur proie; & quoique la crainte du même accident les forçât de jeter l'Ancre à quelque distance, ils ne doutèrent point de leur avantage au retour de la Marée. L'approche de la nuit auroit fait renaître l'esperance d'Edouard, s'il n'avoit été pressé par un Ennemi plus redoutable que les Corsaires. C'étoit la faim. Elle lui devint si insupportable, que les tenebres ayant enveloppé son Vaisseau, il parla de se mettre dans la Chaloupe pour aller volontairement se rendre aux Esterlings, qui ne pouvoient lui causer plus de mal qu'il n'en ressentait déjà. Mais le Lord Hastings, qui l'accompagnoit, charmé de lui voir assez de résolution pour tenter les perils de la Mer dans la Chaloupe, lui proposa de s'en servir pour gagner la côte à toutes sortes de risques. Ils étoient si peu versés dans la navigation, qu'ils ignoroient absolument le lieu où ils étoient. Cependant, ils

croyoient avoir apperçu la Terre avant l'accident qui les avoit arrêtez , & la Chaloupe pouvant résister aux flots dans un tems d'ailleurs assez tranquille, ils se flatterent de se dérober ainsi tout à la fois à la Mer , à la faim & aux Corsaires.

Edouard , suivi seulement du Duc de Glocester , du Lord Hastings & du Capitaine de son Vaisseau , ne balança point à confier sa vie aux vents & à l'adresse de quelques Matelots. Ils avancerent long-tems sans être sûrs de leur route ; mais la vue de diverses lumieres ne leur permit point enfin de douter qu'ils ne fussent proches de quelque rivage. Ils étoient entrez sans s'en appercevoir dans la Rade d'*Alomaar*, Ville de Hollande , & s'approchant de la Terre avec confiance , ils éveillerent par leurs cris les Gardes d'un Fort avancé. On ne tarda point à les venir reconnoître. Ayant appris qu'ils étoient en Hollande , ils ne firent point difficulté de déclarer le nom d'Edouard & le besoin qu'il avoit d'un prompt secours. Philippe de Groothuyse , alors Gouverneur de Hollande pour le Duc de Bour-

gogne , se trouvoit heureusement à Alcmaar. Il s'empresſa de venir au-devant d'un Prince qui étoit beau-frere de ſon Maître , & ſur l'avis du peril où les trois Vaiſſeaux Anglois étoient expoſez , il envoya ordre aux Eſterlings de ſe retirer , ſous peine d'encourir l'indignation du Duc de Bourgogne. Ces Corſaires , qui avoient à menager ; non ſeulement le Duc , mais Groothuyſe même , ſous la protection duquel ils exerçoient leur brigandage , laiſſerent aux Anglois la liberté de gagner la Rade d'Alcmaar.

Ce n'étoit pas ſeulement au Ciel qu'Edouard devoit de la reconnoiſſance. Il ſentit l'obligation qu'il avoit au Capitaine , dont la diligence l'avoit ſauvé de ſes Ennemis le jour d'auparavant , & qui ne lui avoit pas rendu un ſervice moins eſſentiel en le ſauvant de la faim pendant la nuit. Mais dans la ſituation où il étoit , les moyens de récompenſer lui manquoient juſqu'au point que ne ſe trouvant pas même , dit l'Hiſtorien , une piece de monnoye qui portât ſon image , il prit le parti de ſe dépouiller de

sa veste qui étoit une fourrure de martres assez précieuse , & il força la Capitaine de l'accepter. Groothuyse ne demanda point d'autre explication pour comprendre ses besoins. Il lui offrit une somme d'argent , avec laquelle Edouard voulut racheter sa veste. Mais le Capitaine comprenant que c'étoit un badinage , la retint comme un présent que les circonstances lui rendoient beaucoup plus précieux. La générosité de Groothuyse se borna néanmoins à fournir toutes les commoditez au Roi d'Angleterre , sans oser prendre sur lui de lui offrir des Vaisseaux & des Troupes avant que de s'être assuré des intentions de son Maître. Il mena Edouard à la Haie , où il le traita avec moins de magnificence que de politesse.

Si c'étoit pour chercher quelque moien de le surprendre dans cet intervalle , que la Reine avoit fait le voyage de France , elle ne pouvoit choisir une occasion plus favorable , & c'est sur ce fondement sans doute que plusieurs Historiens lui en attribuent le dessein. Louis XI. venoit de déclarer la Guerre au

Duc de Bourgogne , & lui avoit déjà enlevé plusieurs places. Il n'étoit question que d'occuper assez le Duc pour lui ôter le pouvoir de se mêler des affaires de son beau-frere. Son usage étant de congédier ses Troupes dès qu'il avoit signé la paix, il s'étoit vû forcé, pour résister à l'attaque imprévûe du Roi , de rassembler toutes ses garnisons , & ses côtes étoient aussi mal gardées que ses Frontieres. Le projet qu'on suppose à Marguerite étoit d'engager le Roi de France à faire avancer quelques Vaisseaux vers la côte de Flandres , sous prétexte de chercher à s'emparer de quelque Port sans defense , & de leur faire prendre en passant devant Calais , quatre mille Anglois , que le Comte de Warvvick y devoit envoyer , pour aller fondre sur la Hollande , où Groothuyse n'étoit point en état de garantir son Hôte d'une invasion si peu attendue. Ceux qui se sont attachés à cette conjecture ajoûtent que non-seulement le Comte fit passer quatre mille hommes à Calais , comme il en étoit convenu avec la Reine , mais que Louis XI.

fit avancer en effet plusieurs Vaisseaux dans la Manche, & que le seul obstacle qui fit manquer cette entreprise fut le depart precipité d'Edouard, qui se lassant de la lenteur du Duc de Bourgogne à lui repondre, prit le parti de l'aller joindre à Saint Pol. Dans le fond, Louis XI., qui sçavoit dissimuler une injure, mais qui ne se portoit pas facilement à la pardonner, peut avoir saisi volontiers l'occasion de satisfaire son ancien ressentiment contre Edouard; & l'on conçoit encore plus aisément que la Reine voulant éviter d'offenser ouvertement le Duc de Bourgogne, avoit pu souhaiter de faire agir ses Troupes sous le pavillon du Roi, qui étoit en guerre ouverte avec lui.

Quoiqu'il en soit, Edouard, reçu d'abord assez froidement du Duc étoit du moins en sûreté à sa Cour, lorsque *Longstrother*, Grand Prieur de l'Ordre de Jerusalem, fut envoyé à la Reine par le Comte de VVarvvick, pour lui faire hâter son retour à Londres. Le Parlement s'étoit assemblé pendant son absence, & toutes les deliberations avoient

concouru à l'affermissement de Henri sur le Trône. Edouard avoit été déclaré unanimement Traître , & usurpateur de la couronne ; tous ses biens patrimoniaux avoient été confisqués , ses ordonnances & tous les Statuts faits sous son regne annullés , comme les attentats d'un Sujet rebelle. Par un autre acte , le droit de succession qui étoit confirmé à la Maison de Lancastre , devoit en sortir au défaut des mâles pour passer dans celle d'Yorck ; mais Edouard & son fils en étoient exclus à cause de leur rebellion , & c'étoit au Duc de Clarence & à ses descendans que le Parlement transportoit l'héritage de la Couronne. Enfin , avec la même docilité qui lui avoit fait approuver toutes les dispositions du Comte de Warvvick en faveur d'Edouard , il venoit de se soumettre aux nouvelles loix de cet arbitre absolu de la nation ; & pour ne lui laisser rien à désirer , il l'avoit déclaré lui-même Gouverneur du Royaume , sans autre modification que de lui associer le Duc de Clarence dans les fonctions de cet Emploi.

Cependant , à ce point d'autorité & de grandeur , qui faisoit donner au Comte de VVarvvick le nom de *Faiseur de Rois* , il manquoit un sujet de contentement sans lequel il ne pouvoit être sensible aux avantages d'une si brillante situation. Ce n'étoit point au Grand Prieur qu'il s'en étoit ouvert , & lorsqu'il pressoit la Reine de revenir dans ses Etats , ce n'étoit pas pour elle non plus qu'il se proposoit d'avoir cette ouverture. Mais il étoit dévoré au fond du cœur par un chagrin qui humilioit son orgueil autant qu'il blessait sa tendresse. A peine avoit-il vû tous ses projets remplis , que lorsqu'il ne pensoit qu'à recueillir le fruit de ses peines dans la possession tranquille de sa Maîtresse & de sa fortune , il s'étoit apperçu que son Italienne avoit les mêmes complaisances pour son Rival que pour lui. Elle avoit tenu parole au Duc de Clarence , & soit que son panchant pour lui eût toujours été sincère , soit qu'elle fût flattée de se voir un empire presque égal sur les deux premiers hommes de l'Etat , elle s'étoit ar-



térée au parti de se les attacher tous deux par les mêmes faveurs. Son adresse en imposoit encore au Duc , mais le Comte avoit eu des lumieres qui ne lui permettoient plus de douter qu'il ne fût trahi. Sa foiblesse consistoit à trouver sa Maîtresse moins criminelle que son Rival. Il n'accusoit que lui des artifices d'une coquette , & déjà resolu de l'en punir , il n'attendoit la Reine que pour la faire servir à sa vengeance.

A la verité , ce n'étoit pas le seul reproche qu'il eut à faire au Duc de Clarence. Tandis que ce Prince s'étoit laissé aveugler par sa folle passion jusqu'à perdre tous les sentimens de la nature , il avoit vû le renversement de sa Maison sans pitié pour son frere ; & sans égard pour lui même. Mais depuis qu'il se croyoit sûr de sa Maîtresse par la victoire qu'il avoit obtenue sur elle , il commençoit à sentir le tort qu'il s'étoit fait, & son unique desir étoit de le reparer. Ainsi , sans être touché ni de l'Acte de succession , qui ne l'approchoit pas plus du Trône qu'il ne l'étoit naturellement , ni de la qualité de Gouverneur du Royau-

me qu'il partageoit avec le Comte , il faisoit déjà usage de son pouvoir & de la confiance qu'on lui marquoit , ou sourdement en faveur de son frere , ou pour faire tourner sur lui-même les fruits qu'Edouard ne se hâteroit pas de venir recueillir. Les Espions que le Comte avoit attachés à sa conduite depuis qu'il soupçonnoit sa bonne foi , avoient découvert ses liaisons avec Tistot, Comte de Worcester , & ce fut la cause secrète de la rigueur avec laquelle le Parlement , ou plutôt le Comte de Warwick , fit trancher la tête à ce malheureux Seigneur. Tout son crime étant d'avoir commandé la dernière Armée d'Edouard , & de ne s'être pas assez hâté de rentrer sous l'obeissance de Henri , il ne paroissoit pas plus coupable qu'un grand nombre d'autres Seigneurs dont la soumission n'avoit pas été moins lente ni peut-être plus volontaire. Mais ayant appris qu'on pensoit à l'arrêter , il prit la fuite , & cette precaution timide passa pour la conviction d'un crime dont on n'eut point d'autre preuve. On le poursuivit de si près , que n'ayant

point eu d'autre ressource que de se cacher dans le creux d'un arbre , il en fut tiré pour être conduit au supplice.

En feignant de bien vivre avec le Duc de Clarence , le Comte de Warwick ramassoit par ses Emissaires tous les sujets de plainte ou de défiance qu'il pouvoit faire valoir pour sa ruine , & il attendoit impatiemment la Reine à qui il devoit suffire que le Duc lui manquât de fidélité , pour s'unir à ceux qui cherchoient sa perte. Cependant , il ne put contenir son ressentiment jusqu'à l'arrivée de cette Princesse. Sur divers soupçons de l'infidélité de sa Maîtresse , il lui avoit imposé pour loi de ne plus voir absolument le Duc de Clarence ; elle avoit accepté sa grace à cette condition , & quelque prétexte qu'elle eût employé pour faire goûter au Duc le mystère & la contrainte , elle l'avoit assujetti pendant quelque tems à ne la voir qu'en secret. Le Comte étoit trop fidelement servi pour ignorer long-tems cette nouvelle trahison. Il prit enfin le parti qu'il convenoit à la grandeur de son ame ; ce

fut de vaincre une indigne passion , à quelqu'amertume que cet effort le condannât pour long-tems ; mais il s'expliqua avec le Duc en homme qui méprisoit les perfides autant qu'il detestoit la perfidie. Cette chaleur auroit peut-être eu des suites trop promptes , si le Duc qui la regarda comme l'effet d'une vive jalousie ne l'eût trouvée moins offensante , que flatteuse pour ses sentimens ; & ce qui est plus étrange encore , c'est que n'en prenant qu'une meilleure opinion de sa Maîtresse , il parut s'attacher à elle avec plus de passion que jamais.

Marguerite apprit du Comte une partie de ces circonstances avant que d'arriver à Londres. Il affecta , en partant pour aller au - devant d'elle , de déclarer hautement que dans l'idée qu'il avoit de son zele pour l'Erat & de ses grandes qualités pour le Gouvernement , il étoit resolu , non seulement de prendre désormais ses ordres dans l'administration des affaires , mais de faire dependre d'elle le titre qu'il avoit reçu du Parlement. Ce n'étoit ni fatigue ni indifférence qui faisoit te-

nir ce langage au Comte. Son ambition n'avoit jamais été plus active. Mais il vouloit fixer l'attention du Public sur la conduite de son Rival , & ne s'attendant point qu'il fût disposé à l'imiter , il esperoit que les reflexions qu'il laisseroit échapper dans sa surprise trahiroient quelque'un de ses sentimens. D'ailleurs , il ne pouvoit trop animer la Reine contre un perfide , & c'étoit la prendre par son foible que de l'exposer au chagrin de se voir contester l'autorité par le Duc , lorsqu'elle seroit portée à se persuader par la démarche qu'il alloit faire lui-même , qu'il ne pouvoit rester personne qui entreprît de la lui disputer.

Il arriva , comme il l'avoit prévu , que le Duc étonné de la disposition qu'il marquoit à quitter les affaires , protesta dans le premier mouvement , que l'exemple d'autrui étoit une regle qu'il ne reconnoissoit pas , & que rien ne lui feroit abandonner l'autorité qui lui avoit été confiée par le Parlement. D'un autre côté , la Reine aussi flattée de la politesse de l'un qu'elle se crut offensée du discours de l'autre ,

sentit redoubler sa confiance & son affection pour le Comte , jusqu'à lui déclarer qu'elle le croyoit nécessaire au soutien de sa gloire , & qu'elle ne pensoit à tenir les rênes de l'Etat que par ses mains. Peut-être l'amitié fit-elle alors ce qui n'a pu passer jusqu'ici que pour l'ouvrage de l'intérêt & de la politique. Marguerite , sensible à la complaisance du Comte , osa croire pour la première fois qu'il ne manquoit rien à leur reconciliation , & le Comte touché de voir tant de sincérité dans sa reconnaissance , acheva d'oublier d'anciens sujets de haine dont les traces n'avoient jamais été bien effacées. J'éloigne ici des accusations aussi injurieuses à cette grande Reine que celles dont on peut se rapeller le souvenir & que j'ai déjà meprisées. Marguerite n'étoit plus dans un âge où l'on puisse soupçonner une femme ambitieuse de chercher de l'amusement dans les plaisirs de l'amour , & si le Comte affectoit toujours du goût pour la galanterie , il paroît par quelques autres événemens qu'il s'étoit déjà fait une nouvelle inclination

pour se consoler de l'infidélité de son Italienne ; à moins qu'on ne voulût penser que c'étoit un jeu concerté , qu'il faisoit servir à deguïser ses veritables amours : mais recourir à cette subtilité , comme l'ont fait quelques Historiens , c'est confesser qu'on manque de preuves , & s'appuyer sur des conjectures qui ont moins de vraisemblance que de malignité.

La Reine ayant cherché par quels nouveaux bienfaits elle pouvoit reconnoître l'attachement du Comte , ne trouva que la Charge de Grand Amiral qui fût capable d'ajouter quelque chose à l'éclat de tant de gloire & de dignités dont il étoit revêtu. Elle l'en fit pourvoir par l'autorité reunie du Roi & du Parlement. Ce fut encore une mortification pour le Duc de Clarence , qui avoit aspiré hautement à cette grande Charge ; mais les mêmes raisons qui la lui faisoient souhaiter étoient celles qui devoient faire craindre de lui confier un Poste de cette importance. On ne parloit que des sollicitations d'Edouard à la Cour du Duc de Bourgogne , & s'il par-

venoit à se mettre en état de tenter une descente en Angleterre , on sentoît le danger qu'il y auroit eu à remettre le commandement de la Marine à son frere. Cependant , quoique la Reine ne doutât pas plus que le Comte de Warwick que ce Prince ne leur fut déjà infidele au fond du cœur , elle ne jugea point qu'il fallût faire éclater ses soupçons , & se bornant à le faire absenter , elle lui fit même donner le Gouvernement d'Irlande , avec plusieurs Terres qui avoient été confisquées sur le Partisans d'Edouard. Il est vrai qu'attirant toutes les affaires à elle & les expediant par le ministere du Comte de VVarwick , il ne restoit au Duc qu'un vain titre , dont l'exercice n'étoit plus propre à causer de la desiance. L'effet de cette politique fut de faire regner pendant quelque tems à la Cour d'Angleterre un repos qu'on n'y avoit pas connu depuis près de trente ans.

Personne n'en profita mieux que Marguerite même , par le soin qu'elle prit de faire renaître dans ses Etats l'abondance avec la tranquil-



lité, & de rappeler à Londres les arts, les sciences \* & les plaisirs. Ces heureux enfans de la paix vinrent respirer pendant quelque tems un air libre & serain en Angleterre, & s'y feroient fixés pour toujours sous des auspices si puissans, si la fortune avoit pu se réconcilier solidement avec la Maison de Lancastre. Mais dans l'intervalle qu'ils eurent pour répandre leurs douces influences, ils servirent du moins à dissiper l'horreur de tant de Guerres sanglantes, dont les traces subsistoient encore dans toutes les parties de la Nation. Le Comte de VVarvvick, porté par ses inclinations naturelles à tout ce qui pouvoit contribuer au progrès de la politesse, seconda les intentions de la Reine, en donnant des exemples éclatans de magnificence & de galanterie. Ils servirent à établir la fortune de Mylady Nevill, par l'occasion qu'elle eut de faire briller tous ses charmes aux Fêtes de son frere, dont-elle avoit comme la direction. Quoiqu'on ne lui donne

\* Elle fonda le célèbre College d'Eaton à Windsor.

pas moins de trente-cinq ans , & que ses aventures ne pussent être ignorées , elle fit la conquête du Marquis de Carnavan , un des plus riches Seigneurs du Royaume , qui fixa enfin sa condition par un heureux mariage.

De quelque nature qu'on veuille supposer la liaison du Comte de VVarvvick avec la Reine , elle ne l'empêcha point de retomber dans quelque foiblesse pour son infidelle Etrangere. Soit que ne s'étant attachée qu'à la fortune, elle se fut refroidie pour le Duc de Clarence à mesure qu'elle voyoit baisser son autorité , soit que la seule coquetterie l'eût portée à faire une nouvelle experience de ses charmes sur un cœur qu'elle avoit perdu malgré elle , il n'y eut point d'artifices qu'elle n'employât pour reprendre son ascendant sur le Comte. Elle y réussit jusqu'à lui persuader que le repentir de son infidelité étoit sincere ; & commençant à penser comme le Duc , que la vertu n'est pas la qualité la plus nécessaire dans une Maîtresse , il lui pardonna le passé sans autre condition que de

rompre ouvertement avec son Rival. Mais comme le retour d'une femme si legere & si perfide ne pouvoit être que le goût d'un moment , elle oublia bientôt ses promesses pour irriter le Comte par de nouveaux outrages. On se persuaderoit volontiers qu'elle n'avoit eu dessein que de le jouer , pour sa propre vengeance , ou pour celle du Duc , avec qui il est encore plus vraisemblable qu'elle avoit concerté cette trahison. L'interêt qu'il avoit à pénétrer les secrets de la Reine & du Comte ne pouvoit-il pas lui avoir fait naître la pensée de tirer d'elle le même service qu'elle leur avoit rendu autrefois contre lui , & dont il étoit impossible qu'elle ne lui eut pas fait l'aveu dans la familiarité d'un si long commerce ? Il paroît certain par sa conduite qu'il fut peu sensible à sa reconciliation avec le Comte , puisqu'il ne cessa point de le voir avec les apparences d'amitié qu'il avoit toujours affectées ; & le ressentiment qu'on lui vit marquer ensuite de la funeste conclusion de cette aventure, ne permettant point de douter qu'elle ne lui fût

toujours chere , il semple que ce double personnage ne puisse être expliqué que par la supposition de quelque vûe politique , qui pouvoit fort bien s'être accordée avec des sentimens dans lesquels j'ai deja fait remarquer qu'il entroit peu de delicatessè.

Le sort d'une femme sans nom , & qui n'avoit pour tout merite que beaucoup d'artifice & de beauté , ne meriteroit pas d'être éclairci avec tant de soin , s'il n'étoit lié au fil d'une Histoire qui est capable de l'annoblir. Il se passa quelques semaines , pendant lesquelles on eut l'art d'en imposer au Comte , & quoique ses sentimens fussent bien éloignés de l'ardeur qu'ils avoient eue dans leur origine , il avoit repris de bonne foi du goût & de l'attachement pour cette indigne Maîtresse. Mais un jour qu'il l'avoit quittée après avoir passé la nuit avec elle , il fut averti qu'elle étoit partie aussi-tôt en habit de Campagne , & ceux qui l'avoient observée assurèrent le Comte qu'elle avoit joint à la sortie de Londres le Duc de Clarence , avec qui elle avoit continué

tinué sa route. Le Duc avoit à peu de distance de la Ville une maison de Campagne , où il ne paroïssoit pas douteux qu'elle ne fût allée se renfermer avec lui. C'étoit déjà se rendre criminelle aux yeux du Comte que de violer si-tôt ses engagements ; cependant , comme le hazard avoit pu causer cette rencontre , il attendit son retour pour s'expliquer avec elle , & l'empressement qu'il en eut le porta vers le soir à se rendre chez elle assez tôt pour l'attendre. Elle arriva seule à la vérité. Le Comte qui vouloit l'observer de ses propres yeux avoit défendu qu'on l'avertît de sa visite , & s'étoit placé dans un lieu où ses moindres actions ne pouvoient lui échapper. Après les mouvemens ordinaires de son sexe , il lui vit tirer de sa poche quelques papiers qu'elle lût avec attention , & qu'elle serra ensuite dans le lieu le plus secret de son appartement. Il attendit qu'elle eut fini pour se présenter à elle. L'air de satisfaction & de sincérité qu'elle sçut prendre auroit encore trompé le Comte , si elle se fût défiee assez heureusement d'avoir été

observée à son départ , pour se faire un mérite de lui confesser volontairement qu'elle avoit vû le Duc de Clarence. Mais la trouvant en défense sur l'emploi qu'elle avoit fait du jour , & les lumières qu'il avoit apportées ne lui laissant plus voir que de la dissimulation & de l'imposture dans ses caresses autant que dans ses discours, il trouva le moyen de se saisir , sans la consulter , des papiers qu'elle avoit cachés avec tant de précaution. Les efforts qu'elle fit pour l'arrêter augmentèrent ses soupçons. Il s'empara des Papiers malgré elle. C'étoit un Mémoire de la main du Duc de Clarence, dans lequel ce Prince avoit pris soin de lui marquer par articles surquoi elle devoit sonder le Comte , & par quels moyens elle pouvoit approfondir ses secrets. Une trahison si noire porta tout d'un coup sa fureur au comble. Il ne s'arrêta point à chercher si elle étoit concertée depuis long-tems , ou si c'étoit l'ouvrage du même jour. Il étrangla sur le champ cette perfide , en lui serrant la gorge du mouchoir qu'elle portoit autour du cou.

Cette catastrophe fut ensevelie si facilement que le Duc même n'en eut point d'autre certitude que les soupçons de quelques domestiques , à qui il resta de justes défiances d'une mort qu'on fit passer pour un accident naturel. Mais c'en étoit assez pour ne lui laisser aucun doute que le Comte n'eut découvert son intrigue. Dès ce moment il le regarda plus que jamais comme un Ennemi , dont le ressentiment n'attendoit que l'occasion d'éclater , & se jettant tout entier du côté de son frere , il ne s'occupa que des intelligences secrètes qu'il entretenoit depuis long-tems avec lui.

Ce Roi fugitif avoit tiré peu de fruit jusqu'alors des mouvemens qu'il s'étoit donnés pour retablir sa fortune. Il traînoit un vain titre dans les Etats du Duc de Bourgogne , à qui ses propres embarras ne permettoient guères de se rendre utile à ceux d'autrui , & qui ne voyoit point d'ailleurs du côté de l'Angleterre assez de solidité dans les espérances de son Beau-frere , pour se déclarer ouvertement contre ceux qui l'avoient supplanté. Philippe de

Commines assure qu'à la première nouvelle que le Duc avoit reçue de l'arrivée d'Edouard en Hollande, il n'avoit pû dissimuler qu'il auroit appris plus volontiers celle de sa mort. L'inclination de la Maison de Bourgogne étoit pour celle de Lancastre, dont le Duc descendoit par sa mere, & l'alliance qu'il avoit prise avec celle d'Yorck par son mariage avec la sœur d'Edouard, étoit une de ces liaisons politiques, qui ne changent rien au panchant naturel du sang. Cependant il n'avoit pû refuser un accueil honnête à son Beau-frere, lorsque ce Prince étonné de sa lenteur à lui répondre, avoit pris le parti de le venir trouver au milieu de sa Cour. La Duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard, ne manqua point d'employer en faveur de son frere tout le pouvoir qu'elle avoit sur le cœur de son mari. Ils lui représenterent ensemble mille raisons d'honneur & d'intérêt, dont on trouve un long détail dans les Historiens. Mais quand il y auroit été plus sensible, la nécessité de se défendre contre la France, & la crainte de s'attirer



sur les bras le Comte de Warwick avec Louis XI. étoient des objections si puissantes , qu'il crut ses refus bien justifiés. Sans leur ôter tout espoir pour l'avenir , il se retrancha sur son actuelle impuissance , & le malheureux Edouard eut encore la mortification de lui voir garder à ses yeux des ménagemens extrêmes avec la Cour de Londres. C'étoit vers ce tems-là que le Comte de VVarvvick avoit fait passer quatre mille hommes à Calais. Le Duc alarmé de ce mouvement ne douta point que ce ne fut pour se joindre aux François , ou pour les favoriser par quelque diversion. Il envoya Philippe de Commines à Vauclerc , avec ordre de lui marquer l'étonnement où il étoit de voir l'Angleterre déclarée contre lui , lorsqu'il ne pensoit qu'à vivre en bonne intelligence avec elle ; & s'étant rassuré par la réponse que Vauclerc fit à Commines , il affecta dans la suite de marquer encore moins d'attention pour Edouard. Dès les premières nouvelles qu'il avoit eues de la revolution , il s'étoit hâté de dépêcher le même Commines à Ca-

lais , pour y faire confirmer la treve marchande entre cette Ville & les Pays-Bas. Vauclerc rendu enfin à son panchant pour le Comte de Warvvick , dont il avoit toujours soutenu secretement les intérêts ; étoit occupé alors à signaler sa joye par des Fêtes. Communes nous apprend lui-même qu'ayant ainsi trouvé le Gouvernement , la Garnison , & les Bourgeois ouvertement déclarés pour Henri , il n'avoit point vû d'autre moyen pour sortir heureusement de sa negociation que de faire entendre aux Habitans de Calais que la Trêve ayant été moins faite avec Edouard qu'avec la Nation Angloise , le changement de Roi n'étoit pas une raison pour la rompre. C'étoit deja marquer fort clairement que son maître prenoit peu de part à la revolution.

Le Comte de Warvvick étoit trop fidelement servi par Vauclerc pour ignorer ce qui se passoit à la Cour du Duc de Bourgogne. Ne voyant rien à redouter au dehors , il s'attacha de plus en plus à mériter la confiance de la Reine , par l'usage qu'il faisoit de l'autorité dont il

jouissoit presque seul. S'il paroïssoit gouverner avec un pouvoir absolu , c'étoit dans une intelligence si parfaite avec elle , que n'entreprenant rien sans sa participation , elle lui trouvoit autant de respect & d'obéissance qu'il s'en faisoit rendre par toute la Nation. Ce fut par son conseil que pensant à remplir les promesses qu'elle avoit faites à la Reine Elisabeth , elle lui fit offrir , ou la liberté de passer en Flandres pour y rejoindre son mari , ou celle de paroître à la Cour , à la seule condition d'abandonner le nom de Reine pour y porter le simple titre de Duchesse d'Yorck. Elisabeth n'avoit pas eu besoin de sa chute pour sentir que le bonheur n'est pas inséparable de la condition royale. Les froideurs & les duretés mêmes d'Edouard lui avoient appris dès les premières années de son mariage ce qu'il en coûte quelquefois à l'ambition pour avoir osé se revêtir des apparences de l'amour. Elle étoit demeurée sans la moindre douceur de la part de son mari , par l'opinion où il étoit bien-tôt tombé , qu'elle n'avoit point eu d'autre mo-

tif en l'épousant que l'éclat du Trône , ou par l'inconstance naturelle de ce Prince qui lui faisoit changer continuellement de Maîtresses , & sans considération de la part de ses Sujets , lorsqu'ils avoient vû son mari la negliger , jusqu'à passer des semaines entieres sans la voir. Loïn de se sentir portée à passer en Flandres , elle s'étoit crûe heureuse qu'Edouard fut parti sans lui faire proposer de le suivre ; & loïn de renoncer malgré elle au titre de Reine , elle auroit souhaité de pouvoir reprendre le nom de VVoodville , pour retrouver le bonheur qu'elle avoit perdu en changeant de titre & de condition. Sans accepter donc l'offre d'être reçue honorablement à la Cour , elle consentit à porter le nom de Duchesse d'Yorck , & elle se retira dans une maison de campagne , où la Reine prit soin qu'il ne manquât rien à la douceur de sa vie.

Une autre attention de Marguerite fut d'appeller à la Cour tout ce qui restoit de Princes de la Maison de Lancastre , pour en faire à son fils autant d'amis & de défenseurs en ne

les lui attachant pas moins par ses bienfaits que par l'intérêt commun de leur Maison. Les Ducs d'Excester & de Sommerfet lui étoient dévoués depuis si long-tems , que tout ce qu'elle fit pour eux devoit porter moins le nom de motif que celui de récompense. Mais le Comte de Pembroock , frere uterin du Roi , & le jeune Henri de Richemont , neveu du Comte , furent traités avec la distinction qui convenoit à leur naissance. La plupart des Historiens rapportent que le jeune Richemont qu'on avoit fait venir des Montagnes du Pays de Galles , où il s'étoit tenu caché sous le regne d'Edouard , se presenta de si bonne grace au Roi , qu'il frappa ce Prince par la noblesse de sa contenance & de sa physionomie. Henri ne se laissoit point d'admirer qu'un jeune homme qui n'avoit jamais paru à la Cour , eut acquis tant d'avantages extérieurs dans le Pays barbare d'où il sortoit , ou qu'il n'en fût redevable qu'à la nature. Enfin , après l'avoir regardé long tems , il se sentit enflammé d'une ardeur extraordinaire ; & levant les yeux au

Ciel , d'où il croyoit recevoir l'inspiration qui l'agitoit , il predict que ce jeune Prince monteroit un jour sur le Trône , & qu'il termineroit la querelle des deux Maisons.

La difficulté ne regarde point l'évenement , puisque personne n'ignore que les Maisons de Lancastre & d'Yorck furent heureusement reunies vingt-six ans après , par le mariage du Comte de Richemont , alors en possession du Trône , avec la Princesse Elisabeth fille aînée d'Edouard IV. Mais cette prophétie a-t-elle plus de poids que celle que j'ai déjà rapportée ? Elle est digne , sans doute , de l'idée que divers Historiens nous ont voulu donner de la sainteté de Henri VI ; car le Comte de Richemont étant le plus éloigné de tous ceux qui pouvoient avoir quelque prétention à la Couronne , & ne descendant même de la Maison de Lancastre que par un Bâtard que des circonstances favorables avoient fait legitimer , il n'y avoit que la lumiere du Ciel qui put faire penetrer à quelle élévation il étoit destiné. Mais il se trouve malheureusement que ce fait

celebre n'a été connu que sous le regne de Henri VII, & dans le tems qu'on sollicitoit à Rome la canonisation de Henri VI. la difficulté que le Pape fit d'y consentir, parce qu'il ne voyoit rien dans la vie de ce Prince qui fût d'un ordre supérieur à la nature, inspira sans doute à ses Partisans la pensée d'en faire un Prophète; & leur dessein ne laissa pas de manquer, parce qu'ils manquerent eux-mêmes de preuves. On n'en a pas moins adopté ce fait dans toutes les Histoires; mais s'il falloit choisir entre Marguerite & Henri pour leur attribuer à l'un ou à l'autre l'art de pénétrer dans l'avenir, je m'imagine que ce qu'on a lu jusqu'ici ne laisseroit d'incertitude à personne.

Cependant, en reconnoissant dans la Reine autant de prudence que de fermeté & de courage, on ne peut l'excuser de s'être trop livrée à un frivole ressentiment, dont sa chaleur ne lui permit point assez d'envisager les suites. La Duchesse d'Excester, sœur d'Edouard, avoit mérité par sa conduite, non seulement l'indifférence de son mari, pour lequel

elle avoit toujours manqué de soumission , mais l'aversion même de Marguerite dont elle avoit parlé avec mépris , & qu'elle s'étoit efforcée de noircir par diverses accusations. Il sembloit qu'en faisant tant de sacrifices à la politique , la Reine n'en devoit pas excepter de si légères offenses , & qu'étant assez vengée par l'humiliation de son Ennemie , il suffisoit de lui laisser le regret & la confusion pour châtiment. Cependant soit qu'elle fut encore plus piquée de l'orgueil de la Duchesse , qui affecta de se retirer dans ses Terres pour éviter de lui faire sa Cour , soit qu'elle ne pensât qu'à favoriser le Duc , elle voulut que dans la restitution de ses biens , qu'il se fit confirmer par un acte du Parlement , il n'y eût aucune réserve en faveur de la Duchesse ; pour la mettre apparemment dans la nécessité d'avoir recours à elle ou à son mari. En effet se trouvant depouillée , avec beaucoup de rigueur , des grandes richesses qu'elle avoit possédées dans l'absence du Duc , elle se vit forcée , non seulement de reformer son train , mais de quit-



ter même la Terre où elle s'étoit retirée, & qui cessoit de lui appartenir. Cependant l'opiniâtreté de sa haine lui fit préférer l'indigence aux supplications auxquelles on vouloit la réduire. Elle se rendit à Londres, où elle aima mieux devoir son entretien à quelques riches Partisans d'Edouard, que d'avoir la moindre obligation à la Reine ou à son Mari.

Quoique le ressentiment de Marguerite fut demeuré dans ces bornes, il l'empêcha de faire attention à ce qu'elle pouvoit craindre de celui de la Duchesse. Londres avoit toujours été affectionnée à la Maison d'Yorck, & suivant la remarque de Commynes, qui étoit dans une situation à n'être pas mal informé des affaires d'Angleterre, Edouard avoit augmenté le panchant que cette Ville avoit pour sa Maison, par le bonheur qu'il avoit eu d'y mettre toutes les femmes dans ses intérêts. On ne dit point comment il avoit pû s'acquérir tant de faveur par cette voye, sans offenser les Maris; mais tous les Historiens de leur Nation s'accordant là-dessus avec Commynes, parlent de ses intrigues avec

les femmes de Londres comme du plus puissant secours auquel il fut redevable de tous ses avantages. Quoique son goût pour les plaisirs consistât dans la variété, il avoit un art admirable pour écarter les fâcheux effets de la jalousie, entre les femmes auxquelles il avoit marqué de l'attachement. C'étoit de ne pas se relâcher dans les soins qu'il continuoit de leur rendre. Il les traitoit avec autant de considération, lorsqu'il avoit cessé de les aimer, que dans la plus forte ardeur de sa passion. Il passoit souvent des jours entiers dans la ville, à visiter successivement toutes celles dont il avoit eu les faveurs; & sans leur en demander de nouvelles, il ne paroissoit pas moins animé du désir de leur plaire. Cette conduite servoit à satisfaire aussi les maris, parce que n'ayant à la fois qu'un attachement réel, il étoit difficile de deviner où il étoit fixé, & que chacun se persuadoit que le mal étoit chez son voisin. Il y avoit peu de femmes aimables à Londres avec lesquelles il n'eût entretenu quelque commerce, & qu'il n'eût mises ainsi par la

constance de ses soins dans la disposition de le servir. La Duchesse d'Excester n'affecta pas moins de se rendre populaire ; & réveillant l'inclination qu'on avoit pour lui , elle contribua plus au succès de ses entreprises par une voye si propre à son sexe , que le Duc de Clarence par les ressorts d'une plus haute politique.

Il ne se relâchoit pas néanmoins dans des vûes auxquelles il s'étoit livré tout entier. Tandis que la Reine s'applaudissoit de la tranquillité qu'elle voyoit regner autour d'elle , & qu'elle commençoit peut - être à la croire bien affermie, sa Cour se remplissoit de Partisans secrets d'Edouard , qui observoient tout ce qui pouvoit favoriser leurs desseins , & qui concertoient regulierement avec le Duc les fruits qu'ils avoient à tirer de leurs observations. Le Comte d'Oxford en soupçonna plusieurs. Il fit naître les mêmes soupçons au Comte de Warwick , & le Conseil qui n'étoit composé que de gens d'une fidelité éprouvée , pancha plusieurs fois à faire arrêter le Duc de Clarence. Mais la Reine, trop attachée aux maximes de bonté & de

douceur qu'elle se glorifioit de de-  
 voir à ses infortunes passées , rejet-  
 ta une proposition qui lui parut trop  
 violente. Comme elle n'avoit jamais  
 conçu quels avoient été les motifs  
 du Duc en la servant , elle se pro-  
 mit, sans le comprendre mieux , que  
 ses caresses & ses bienfaits continue-  
 roient de l'attacher à son service.  
 Si elle ne lui donna point plus de  
 part au Gouvernement , elle redou-  
 bla les marques de sa confiance dans  
 toutes les occasions où elle pouvoit  
 l'employer sans temerité , & elle fit  
 trouver bon au Comte de Warwick  
 que sa faveur fût partagée entr'eux  
 presque également. Qu'avoit-elle à  
 redouter ? Elle continuoit d'être as-  
 sûrée par des informations certaines  
 que le Duc de Bourgogne traitoit  
 toujours Edouard avec la même  
 froideur. La France & l'Angleterre  
 n'avoient jamais été en meilleure in-  
 telligence. Rien ne la menaçant  
 audehors , elle se voyoit encore  
 moins de sujets d'alarmes dans ses  
 Etats. Montaigu, frere du Comte de  
 VVarvvick, tenoit le Nord d'Angle-  
 terre dans la soumission. Les Com-  
 tes de Pembrock & d'Oxford n'a-

voient pas moins d'autorité au Sud & à l'Occident du Royaume. C'étoit Warvvick même qui s'étoit rendu le garand de la Province de Kent ; & Vauclerc , toujours fidele dans son Gouvernement de Calais , la tenoit en bride par une Escadre qu'il entretenoit à ses propres fraix , & qui étoit montée des meilleures Troupes & de la meilleure Artillerie de l'Europe. Le Conseil avoit d'ailleurs une multitude d'Espions à la Cour de Flandre , & dans la Province de Hollande , où l'on sçavoit qu'Edouard étoit retourné chez le Seigneur de Groothuyse. Pourquoi Marguerite se seroit-elle défiée des apparences , lorsque tout sembloit conspirer à la rendre heureuse , & qu'elle commençoit , comme elle le disoit elle-même , à goûter , après vingt six ans de regne , les douceurs du souverain pouvoir dans une administration tranquille ?

Ce fut dans le sein même de ce repos & de cette securité, qu'elle reçût l'effrayante nouvelle du débarquement d'Edouard à *Ravenspurg*. Elle étoit avec toute sa Cour , lorsqu'elle reçut le Courrier de Montai-

gu. Le Duc de Clarence s'y trouvoit aussi ; avec tous les dehors de la sincérité & de l'attachement. Elle le prit à l'écart , sans autre témoin que le Comte de Warvvick. Là , dans le premier mouvement d'une indignation qui ne lui permit point de ménager ses termes , elle lui reprocha des trahisons sur lesquelles sa bonté lui avoit fait fermer trop long-tems les yeux ; & lui présentant l'échafaut , qui l'attendoit au même moment , elle demanda le détail d'une entreprise dont elle lui lut l'ouverture dans les Lettres qu'elle venoit de recevoir. Montaigu lui marquoit en peu de mots qu'Edouard n'ayant avec lui que deux mille hommes , il ne falloit pas douter qu'il ne comptât d'être secondé par ses Partisans , & il l'exhortoit particulièrement à se défier du Duc de Clarence.

Il s'en fallut peu que le Comte de VVarvvick, échauffé par le trouble de la Reine , par la Lettre de son frere , & par ses anciens ressentimens , n'éteignît sur le champ son transport dans le sang d'un Perfide. Mais retenu par le respect qu'il de-

voit à sa Maîtresse , il tomba bientôt dans une autre espèce d'agitation , lorsqu'il eut entendu la réponse du Duc. Loin de se reconnoître coupable , le Duc de Clarence se plaignit de l'outrage que la Reine lui faisoit par ses soupçons. Il protesta non-seulement qu'il ignoroit l'arrivée & les desseins de son Frere , mais qu'il étoit prêt à verser tout son sang pour l'arrêter ; & prévenant toutes les objections par des offres qui ne pouvoient laisser la moindre défiance , il proposa à la Reine de commencer par se defaire de son neveu , autant pour effrayer Edouard par cette rigueur , que pour lui ôter une partie de ses motifs dans les vûes qu'il avoit pour un fils unique à qui il vouloit assurer sa succession. Cette proposition causa de l'horreur à Marguerite ; mais ne faisant point reflexion qu'à la croire même sincere , elle pouvoit n'être qu'un nouvel artifice du Duc , qui ne pensoit peut-être qu'à raccourcir par la mort de son neveu l'intervalle qu'il y avoit entre le Trône & lui, elle ne demanda point d'autre preuve de son innocence ,

& elle fut la première à prendre parti pour lui contre toutes les objections du Comte de VVarvvick. Le reste de cet entretien ne servit qu'à la confirmer dans les mêmes sentimens. Elle poussa même la confiance jusqu'à charger le Duc de lever promptement des Troupes dans les provinces où son credit étoit le mieux établi ; & pressant le Comte de VVarvvick de s'occuper d'un autre côté du même soin , elle ne douta point qu'il ne lui fût facile de repousser les entreprises d'Edouard avant qu'il eût le tems de grossir son Armée , & de faire de grands progrès. Je me serois peut-être efforcé de déguiser cette imprudence , si je n'y trouvois la preuve d'une bonté admirable de caractère ; qualité que tous les Historiens n'accordent point unanimement à Marguerite , & qui paroît ici dans un éclat que rien n'est capable d'obscurcir.

Edouard étoit arrivé effectivement à Ravenspurg , le même lieu où Henri I V. avoit fait sa descente , lorsqu'il étoit venu ravir la Couronne à Richard II. Un événement si imprévu confondoit la politique



de la Reine & du Comte de War-  
 vick. Il n'y avoit point de repro-  
 che à faire à leur prudence , puis-  
 qu'ils n'avoient pû s'y attendre ni le  
 prévenir. Le Duc de Bourgogne ,  
 avec cette dissimulation que Louis  
 XI. avoit mis comme à la mode dans  
 toutes les Cours de l'Europe , ne s'é-  
 toit pas lassé en apparence de resis-  
 ter aux sollicitations d'Edouard , &  
 l'avoit même prié de se retirer à la  
 Haie , pour se délivrer de la necessi-  
 té de le mortifier sans cesse par de  
 nouveaux refus. Mais dans le tems  
 qu'il paroissoit l'avoir oublié , il  
 consentoit à lui faire équiper à *Vere*  
 en Zelande , sous le nom de quel-  
 ques Particuliers qui étoient atta-  
 chés au commerce , quatre Vais-  
 seaux sur lesquels on transporta se-  
 crettement, au lieu de marchandises,  
 une prodigieuse quantité d'armes &  
 d'autres munitions. D'un autre cô-  
 té le Seigneur de Goothuyse ,  
 chargé des ordres de son Maître ,  
 loüoit douze Vaisseaux de ces mê-  
 mes Esterlins , qui avoient causé  
 tant d'inquietude à Edouard , lors-  
 qu'il étoit arrivé en Hollande. Le  
 service qu'il leur demanda pour ce

Prince , fut de l'escorter jusqu'à la côte d'Angleterre , & de se tenir prêts pendant quinze jours à la recevoir , si la fortune ne favorisoit pas son entreprise. Une grosse somme d'argent , qui lui fut comptée avec le même secret , acheva de lui procurer tous les secours qu'il jugea nécessaires. Ces preparatifs se firent avec si peu d'affectation que tous les Espions d'Angleterre y furent trompés ; & pour ne laisser rien manquer à cette Comedie , Edouard ne fut pas plutôt en Mer que le Duc fit publier , sous peine de mort , une defense à tous ses Sujets de l'assister de leurs armes ni de leur argent. Que ce fût sa propre inclination , ou les instances de la Duchesse son épouse , qui l'eussent porté à cet artifice , il y a beaucoup d'apparence que si les événemens eussent pris un autre cours , le Comte de Warwick ne l'auroit pas laissé impuni.

Cependant Edouard ne trouva point dans les Habitans de Ravenspurg le penchant & le zele qu'il leur avoit supposé pour ses interêts. Les uns faisoient profession d'être

attachés à la Maison de Lancastre. Les autres furent refroidis par le petit nombre de ses Troupes. Personne n'entreprenant de se déclarer pour lui , il se contenta pendant quelques jours de tenir ses deux mille hommes sous les armes , pour contenir du moins ceux dont il apprehendoit l'opposition , & dans l'espérance que ses Partisans se rassembleroient des autres parties de la Province. Enfin ne voyant aucun fruit de ce délai, il prit par le conseil du Lord Hastings une résolution fort opposée en apparence au dessein de son voyage. Ce fut d'abandonner le nom de Roi pour prendre celui de Duc d'Yorck ; & de faire courir le bruit qu'il ne venoit qu'en qualité d'aîné de sa Maison , pour réclamer les biens qu'on lui avoit confisquez. Outre l'exemple de son Epouse , il avoit celui de Henri I V. qui avoit employé autrefois le même stratagème. Mais s'il n'avoit aucun droit à la Couronne , comme il sembloit le reconnoître , il s'étoit rendu criminel en l'usurpant , & la confiscation de son patrimoine étoit un châtiment dont il ne pouvoit se plaindre.

Il s'avança vers Yorck , en affectant de donner à Henri le nom de Roi , & de ne s'attribuer que celui de Duc. Deux Magistrats de cette Ville allerent au-devant de lui, & le prièrent au nom des Habitans , de prendre un autre chemin. Il leur répondit que son intention n'étoit point de disputer la Couronne au Roi, depuis que la Nation l'avoit reconnu pour son Souverain, & que s'il étoit accompagné de quelques Troupes , c'étoit uniquement pour se mettre à couvert de la haine de ses ennemis ; mais qu'étant venu dans l'esperance d'obtenir la restitution de son bien & dans le dessein de se soumettre au Gouvernement, il se flatoit que les Habitans d'Yorck lui refuseroient d'autant moins l'entrée de leur Ville, que le Titre qu'il portoit, les Terres qu'il avoit dans leur Province, & les bienfaits qu'ils avoient reçus de sa Maison ; devoient le faire regarder d'eux comme un Compatriote. Cette réponse n'en imposa point aux Magistrats. Ils avoient été placez de la main du Comte de Warvvick, & leur fidélité ne pouvoit être ébranlée facilement. Mais par un mauvais usage ,  
qui

qui s'étoit établi depuis long-tems en Angleterre , il y avoit dans les grandes Villes, des quartiers de franchise , qui passoient pour un azile si inviolable que l'autorité même du Roi n'en auroit pas fait arracher un Criminel. Yorck avoit plusieurs de ces Retraites , où il s'étoit rassemblé un grand nombre d'anciens Partisans d'Edouard , que la crainte y avoit retenus depuis sa fuite. On y comptoit plus de trois cens Gentilshommes , sans parler de ceux qui étoient moins distinguez par leur naissance. Cette Troupe audacieuse , avec laquelle on ne peut douter qu'Edouard ne fût d'intelligence , causa tant de mouvement dans la Ville pendant l'absence des deux Deputez , que le reste du Magistrat se vit forcé avant leur retour de faire assurer Edouard qu'on étoit disposé à lui ouvrir les portes , sous la seule condition qu'il n'exigeroit rien de contraire à l'obéissance qu'on devoit au Roi , & qu'il sauveroit la Ville du pillage. Il consentit à tout ce qu'on lui proposa.

En effet , soutenant son artifice , il alla descendre à l'Eglise Cathedra-

le , où il confirma ses promesses par un serment solennel. Toute sa conduite fut celle d'un Sujet qui cherchoit à rentrer dans la soumission ; & ne parlant que de ses biens , dont il lui tardoit de se revoir en possession , il continuoit de protester qu'il alloit rendre le Parlement Juge de sa cause. Son Armée commençoit néanmoins à grossir par la jonction de ceux qui l'avoient si bien servi. Mais il n'abusa point des transports de zele qui les rendoient capables de tout entreprendre dans cette première chaleur. Il se contenta d'emprunter de la Ville une somme d'argent. Et lorsqu'il prit la route de Londres avec ses Troupes , il remercia les Habitans de leurs civilités , comme d'une faveur qu'il ne devoit qu'à leur affection.

Jusqu'alors , Montaigu , qui étoit à Pontfract , n'avoit pensé qu'à rassembler les Troupes qui étoient dispersées dans la Province. Ceux qui ont paru surpris de la mollesse qu'il sembla marquer dans une occasion de cette importance , ont ignoré que par le premier Courrier qu'il avoit dépêché à la Reine , il avoit reçu

ordre de ne rien hasarder temerairement. Le Comte de Warvvick avoit appris par une experience constante, que dans les démêlés des deux Maisons Royales pour l'héritage de la Couronne, la moitié du Royaume, c'est - à - dire, celle qui étoit sans intérêt dans cette querelle, attendoit pour prendre parti, que le sort des armes eut commencé à se declarer par quelque avantage. Les Parlemens mêmes n'avoient jamais suivi d'autre regle. Une legere rencontre, qui eût tourné à l'honneur d'Edouard, auroit servi tout d'un coup à lui former une armée nombreuse. Elle auroit accru l'audace de ses Partisans. Ainsi les plus grandes revolutions avoient toujours dépendu des premiers coups de l'emportement ou du hazard. Mais comme les Provinces étoient trop bien gardées pour laisser craindre au Comte qu'on y pût faire des levées au nom d'Edouard, & que l'aventure même d'Yorck devoit augmenter sa confiance par la difficulté que ce Prince avoit eue à se faire écouter dans l'endroit du Royaume où l'on étoit le mieux disposé pour sa

Maison , il étoit persuadé que la meilleure voie pour étouffer tous ses desseins dans leur naissance , étoit de ramasser promptement toutes les forces du Roi , & de l'envelopper avec tant de soin qu'on pût le tailler en pièces avec tous les gens. Il avoit marqué , pour quartier d'assemblée au Duc de Clarence & à son frere , Coventry , d'où il étoit facile de tourner vers quelque lieu qu'Edouard pût choisir pour centre de ses entreprises. Le Duc de Clarence avoit déjà levé douze mille Hommes , avec lesquels il sembloit resolu effectivement de joindre le Comte. Mais les perfides intentions qu'il nourrissoit depuis si long tems étoient à la veille d'éclater , & le Comte devoit bientôt reconnoître qu'en fait d'intérêts politiques , la confiance sur des fondemens obscurs & douteux est toujours un aveuglement inexcusable.

Cependant le Duc couvrit sa trahison par quelques restes de ménagemens , qui n'étoient au fond qu'un surcroît de perfidie. S'étant avancé jusqu'à douze milles de Coventry , il feignit beaucoup d'étonnement à



la nouvelle qu'il reçut de l'approche de son frere. Edouard s'étoit approché effectivement par une marche fort prompte, & cette seule hardiesse, avec le petit nombre de Troupes qui le suivoient, étoit une preuve qu'il faisoit fond sur d'autres secours. Le Duc de Clarence parut douter si la prudence lui permettoit d'avancer plus loin, au risque de rencontrer l'Ennemi, dont il ignoroit les forces. Ayant pris ce prétexte pour se retrancher dans le même lieu, il y passa non-seulement toute la nuit, mais une partie du jour suivant. Son chagrin paroissoit être de n'apprendre aucune nouvelle du Comte de Warwick, quoiqu'il en eut reçu vingt Courriers sur la route, qui l'avoient pressé impatiemment de doubler sa marche. Enfin vers le milieu de l'après-midi, sa Garde avancée le fit avertir qu'on voyoit paroître un gros de Cavalerie, dont le nombre étoit moins à redouter que l'intrépidité. Cette Troupe, quelle qu'elle pût être, marchoit sans ménagement, & n'avoit même détaché personne pour observer la situation du Camp. Il affecta

toutes les précautions de la guerre , & se preparant à bien recevoir ceux qui venoient l'attaquer , il prit son poste à la tête du Camp , avec une exhortation à ses gens de se souvenir de leur devoir. Lorsque sa surprise paroissoit augmenter , de voir l'Ennemi à cent pas , sans la moindre marque d'hostilité , un Cavalier , qui se detacha pour accourir vers lui , se fit reconnoître pour le Duc de Gloucester son frere , & ne marquant d'empressement que pour l'embrasser , vint se jeter à son cou sans precaution. Il parut balancer un moment sur l'accueil qu'il lui devoit , & se determinant enfin à lui rendre ses caresses , il lui demanda quelles pouvoient être ses vûes dans une si étrange visite. Le Duc de Gloucester redoubla les marques de sa tendresse. Il l'assura qu'il n'avoit point d'autre motif que l'amitié fraternelle ; & le seul temoignage qu'il lui demanda de la sienne , fut un moment d'entretien dans sa Tente. Ce fut encore avec quelques affectations de chagrin que le Duc de Clarence y consentit. Il y mit pour condition que ses principaux Officiers

seroient temoins de leurs discours.

Cette conference roula sur le sujet auquel on devoit s'attendre. Les representations & les instances du Duc de Gloucester furent reçues d'abord avec beaucoup de froideur. Ensuite comme si l'on eut été frappé de la force de ses raisons , on se défendit par les motifs de l'honneur & par la fidelité qu'on devoit à ses engagements. On en prit pour Juges les Officiers dont on avoit souhaité la presence. Ce fut alors vers eux que le Duc de Gloucester tourna ses sollicitations. Il y joignit les offres & les promesses. Il les gagna. Ou plutôt ne doutant point de la disposition de leur Chef , ils chercherent à se faire un merite auprès de lui de la facilité qu'ils eurent à suivre ses intentions. L'ordre qu'ils reçurent de les proposer aux Troupes , fut exécuté avec le même succès. En moins d'une heure le Duc de Gloucester fit lever le Camp ; & volontairement suivi de douze mille Hommes qu'il venoit de vaincre à si peu de fraix , il retourna vers Edouard avec une si belle proie.

Le Comte de Warwick n'apprit

cette honteuse défection qu'avec des transports de fureur. Il ne pouvoit se pardonner de s'être aveuglé avec une imprudence qui ne convenoit ni à ses lumières , ni à son courage ; & ce qui redoubloit sa douleur & sa confusion , c'est que Montaigne ne pouvant le joindre de plusieurs jours , il se trouvoit exposé avec 8000. Hommes, qui étoient les seules Troupes que le tems lui eut permis de rassembler , à l'attaque d'une Armée beaucoup plus nombreuse que la sienne. Pour combler l'amertume de son cœur , le Duc de Clarence lui envoya faire le lendemain des excuses de la nécessité où il s'étoit vu d'entrer dans les intérêts de son Frere ; & joignant l'insulte à la perfidie , il lui fit offrir son credit auprès d'Edouard , s'il vouloit entrer dans quelque accommodement , ou proposer lui-même des conditions qui pussent être acceptées. Cette offre fut rejetée du Comte avec les marques du dernier mepris. Mais elle étoit aussi peu sincere que tout ce que j'ai rapporté de la conduite du Duc. Edouard , quoique supérieur en nombre étoit fort éloigné

de risquer en un moment toutes ses espérances , contre un Homme dont il connoissoit la valeur par tant d'expériences. Il ne pensoit qu'à le tenir en allarme , pour se dérober à lui , pendant que l'attente continuelle où il étoit de se voir attaquer , lui faisoit réunir tous ses soins à se retrancher & à se défendre. Dès la nuit suivante , il reprit vers Londres par un assez long detour , & les precautions qu'il observa pour cacher sa marche , lui réussirent avec tant de bonheur , que le Comte n'en fut informé que le jour d'après.

Mais il y avoit si peu d'apparence qu'il pût former le dessein de marcher vers la Capitale , que si l'on ne veut pas supposer qu'il étoit sûr d'y être reçu à bras ouverts , il faut regarder son entreprise comme une des plus hautes extravagances qui puissent deshonnorer un Homme de Guerre. Avec la moindre résistance de la part d'une Ville si peuplée , il alloit se trouver engagé entre l'Armée que la Reine & les Seigneurs de son Parti levoient au Sud de l'Angleterre , & celle du Comte, qui devoit être dans peu de jours infiniment plus forte que

la sienne par la jonction du Marquis de Montaigu. Ce qui lui avoit réussi après son évasion de Middleham , ne pouvoit le flatter du même espoir dans des conjonctures si différentes. Il ne trouvoit point alors un Roi établi sur le Trône , un Peuple accoutumé à la soumission , des Troupes prêtes à fondre sur les siennes , enfin toutes les apparences déclarées contre lui ; & quand on supposeroit que les artifices du Duc de Clarence & de la Duchesse d'Excester lui eussent formé un Parti considérable dans la Ville , il ne devoit point compter que les préparatifs de ses Amis pussent jamais être assez prompts pour le mettre à couvert de tous les perils qui le menaçoient.

La Reine qui le croyoit encore à Yorck , & qui n'avoit pas douté , en apprenant que cette Ville lui avoit ouvert ses Portes , qu'il n'employât quelque tems à grossir son Armée dans le Nord , étoit sortie de Londres avec le Prince de Galles son fils , pour hâter les levées par sa présence dans les Provinces Meridionales. Elle n'avoit pas laissé Henri sans défense. Outre sa Garde ordi-

naire , le Duc de Sommerfet avoit déjà rassemblé quelques Troupes pour veiller à la sûreté de ce Prince , & tous les Seigneurs qui n'avoient pas reçu des commissions particulières ; étoient demeurés autour de lui. Cependant à peine Edouard se fut-il avancé à la vûe des murs , qu'il se fit dans la Ville un mouvement dont toutes les personnes désintéressées tirèrent un mauvais augure. Ses Partisans , qui ne s'attendoient peut-être pas eux-mêmes à le voir sitôt arriver , repandirent le bruit qu'il avoit défait le Comte de Warwick & Montaigu , & qu'avec des Troupes victorieuses , dont ils exagéroient beaucoup le nombre , il alloit exercer sa vengeance sur tous ceux qui ne la previendroient point par une prompte soumission. Cette nouvelle , qui n'étoit pas sans vraisemblance , jetta l'épouvante dans tous les Quartiers de Londres. Ceux qui lui étoient attachés par leurs engagements ou par leur inclination , leverent la tête avec éclat , pour se faire un mérite de leur zele. Les autres consternés & tremblans , n'osoient ouvrir la bouche , dans la

crainte de se perdre par la seule déclaration de leurs sentimens. Envain le Duc de Sommerfet & les autres Seigneurs s'adresserent-ils aux Magistrats pour arrêter le désordre par leur autorité. Le Peuple couroit aux Portes de la Ville, & d'aussi loin qu'il appercevoit l'armée d'Edouard, il l'invitoit à s'approcher par des signes & des acclamations. Dans le même tems, une infinité de Proscrits qui s'étoient retirés, depuis la fuite de ce Prince, dans l'azile de Westminster, en sortirent armés pour s'aller joindre à lui. Ce fut le dernier signe de la sedition. Ces furieux courant au long des rues, entraînoient ceux à qui ils croyoient n'avoir à reprocher que de la lenteur, & tuoient impitoyablement ceux qu'ils soupçonnoient de mauvaise volonté. Les Troupes mêmes de Sommerfet, la Garde du Roi, & les plus fideles Amis de la Maison de Lancastre, abbatus par la crainte, & ne voyant aucun moyen de résister au torrent, songerent moins à se rassembler & à se défendre, qu'à se dérober à la vengeance du Vainqueur par la soumission ou



par la fuite. Edouard entra dans Londres , comme Henri y feroit entré deux jours auparavant ; c'est-à-dire , que ne pouvant douter de la disposition publique , à peine se fit-il accompagner d'une Escorte de Cavalerie pour se rendre à l'Hôtel de Ville , où il n'eut point d'autre embarras qu'à remercier les Habitans de leur affection.

Mais il n'avoit point oublié la plus importante partie de son entreprise , ou plutôt le Lord Hastings , qui en avoit jugé le succès certain sur les premières marques de l'inclination du Peuple , l'avoit fait souvenir qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour s'assurer de la personne de Henri. Deux mille Hommes detachés de l'Armée sous la conduite de ce Seigneur , s'étoient approchés du Palais l'épée à la main, & la Garde qui n'avoit pas osé soutenir leur attaque , s'étoit aussi-tôt dissipée. Le Duc de Somerset même & l'Archevêque d'Yorck qui revenoient de la Ville , où ils avoient employé inutilement leurs efforts pour arrêter le Peuple , avoient pris le parti de la fuite à cette vûe , & ne pou-

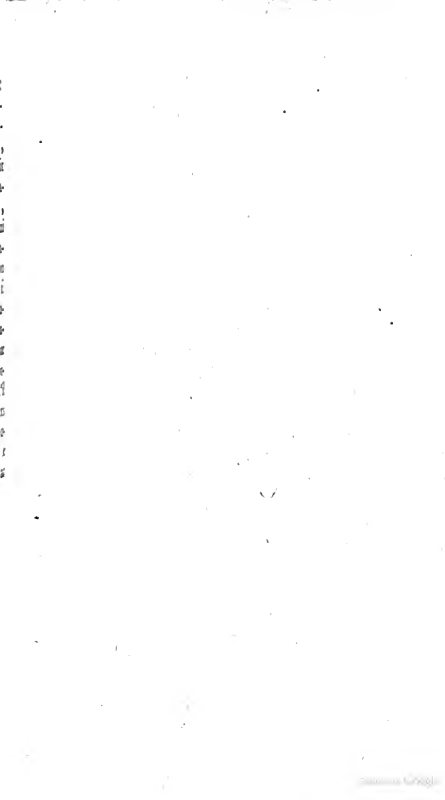
vant penser que le Roi n'eut pas  
 trouvé quelque moyen de s'échap-  
 per , ils avoient compté qu'il pren-  
 droit la route de Dorchester , où la  
 Reine étoit avec le Prince. Mais la  
 même insensibilité , qui jette tou-  
 jours les Historiens dans l'embarras  
 lorsqu'il est question d'expliquer la  
 conduite de Henri , avoit retenu ce  
 malheureux Monarque dans son ap-  
 partement , sans marquer la moin-  
 dre allarme de la fuite de ses Gardes  
 & de l'approche de ses Ennemis. Il  
 reçut le Lord Hastings avec aussi  
 peu d'émotion que s'il fût venu pour  
 lui faire sa cour ; & paroissant dis-  
 posé à suivre la Loi du Vainqueur ,  
 il se laissa mener à la Tour sans avoir  
 marqué son chagrin par une seule  
 plainte. Il y fut renfermé dans le  
 même lieu où il avoit passé sept ans.  
 A la vûe de ce lugubre séjour , il  
 demanda à ceux qui le conduisoient  
 s'ils n'admiroient point les disposi-  
 tions de la Providence ; & il ajouta  
 qu'après ce nouveau revers , ne  
 voyant plus d'apparence au retablis-  
 sement de sa fortune , il ne mettoit  
 plus de différence entre sa prison &  
 son tombeau. On pourroit compter

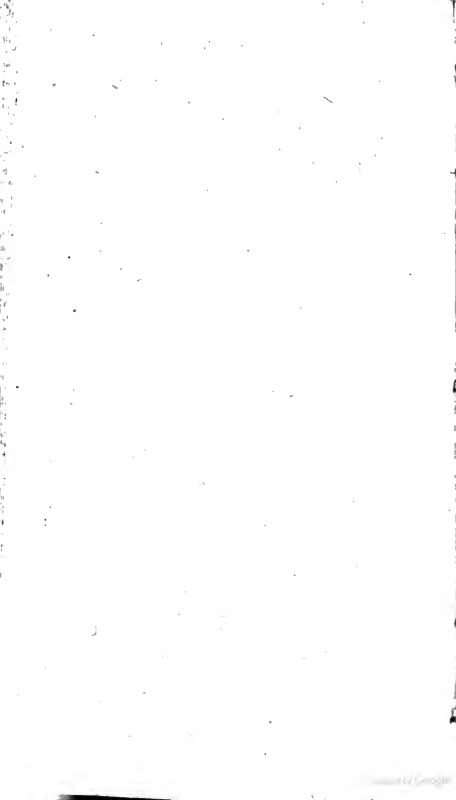
encore ce discours au rang de ses prédictions ; mais la moitié de la vérité lui échappoit : & s'il prévoyoit que son sort étoit de mourir à la Tour , il ne s'attendoit point , sans doute , à la barbare execution qui devoit y terminer sa vie.

Cependant le Duc de Somerset, qui n'étoit sorti de Londres qu'avec deux Domestiques , suivoit la route du Comté de Dorset , pour se joindre à la Reine. Mais il rencontra le même jour un Corps de quinze mille hommes, qui marchaient sous la conduite du Grand - Prieur vers Coventry , où la Reine sçavoit que le Comte de Warwick avoit pris son Quartier d'assemblée. Il se mit à leur tête , après avoir envoyé le Grand - Prieur à cette Princesse , pour l'exhorter à ne desespérer de rien. Ayant passé la Tamise à Brentfort , il fit une diligence extraordinaire dans sa marche , & dès le jour d'après il joignit le Comte à S. Albans , où il s'étoit déjà rendu sur l'effrayante nouvelle de la résolution qu'Edouard avoit prise d'aller droit à la Capitale. Un renfort si considérable , joint à vingt mille

hommes que son frere lui avoit amenez la veille , releva les esperances du Comte ; mais il ne le consola point de l'affreuse disgrâce , dont le Duc de Sommerfet lui apprit les circonstances. Il voyoit la Capitale perdue , le Roi prisonnier , & tout le Royaume , pour qui Londres étoit toujours un exemple , prêt à se déclarer pour son Ennemi. Dans une extrêmité si pressante il ne lui restoit point d'autre ressource que le gain d'une bataille , & s'il ne s'étoit avancé par une marche si prompte que pour forcer Edouard à combattre avant qu'il eût le tems de séduire les Habitans de Londres , son impatience redoubla , lorsque sa propre situation le forçoit lui-même de tout mettre au hazard.

*Fin de la troisième Partie.*







BIALIC  
VICTOR

L